

LE MESPRIS DES TRISTES

ACCIDENS.

TIRE' DE LA CONSOLATION
Latine de Ciceron.

Mise en François par PIERRE DAVITY
de Tournon, Aduocat au Parlement
de Grenoble.

Plus le reiglement de l'ame, & quelques
Stances du mespris de la mort, de
l'inuention du Translateur.

Le tout dedié à Monsieur de LANGES, Seign^r
audit lieu & de Laual, Conseiller du Roy, Presid^t
en la Seneschancee & siege Presidial de Lyon, &
Court de Parlement de Dombes.



A LYON,
PAR THIBAUD ANCELIN
IMPRIMEUR DV ROY.

M. D. XCVI.

Avec priuilege dudit Seign^r.

L E 62-45-53
DES T 1275

op 2

TIRE DE LA COLLE

de la ville de Paris
le 12 Mars 1775

Plusieurs personnes
ont été arrêtées
pour avoir
violé les lois

de la ville de Paris
le 12 Mars 1775



PAR THIBAUD ANCELIN
Imprimeur
à Paris



A l'Autheur, Sonet.



Ntre tant de trauaux, tant de cris, tant
d'allarmes,
Fortune de quel don pouuois tu bien-
heurer

La France abandonnee à la fureur des armes,
Que luy donner courage, & son ame affermer?
Le saint Herme apparoiſt au milieu des vacarmes,
De cent contraires vents, frayeurs de noſtre mer.
Toy qui tout à propos la miſere deſarmes -
Sçais de quelle façon ſe doit l'onde calmer.
Tu nous produis vn iour eſclatant en lumiere.
Tu raccoiſes les vents, & la tempeſte ſiere,
Tu rayes le mal-heur, dans nos ames eſcript.
O Citeron heureux de reuiure en ce liure,
O France pleine d'heur, ayant vn tel eſprit,
Mais plus heureux l'eſprit qui nous faiſt tous re-
uiure.

Scipion de ſainct Agnin.



A luy mefme. A

Pourquoy n'es tu content, indomptable
vainqueur,
Des presens d'Apollon, le moteur de
ton ame?

Pourquoy veux tu briller d'une iumelle flamme,
Permettant que Pithon te rechauffe le cœur?
Tu recherches, hardy, le comble de l'honneur,
C'est pourquoy bié-heureux tu vas à double rame,
Et ne voulant crouppir sous une obscure lame,
Tu fends tous les niaux qui courent ta lueur.
De deux braves lauriers tu guirlandes ta teste,
Tu vis diuinement Orateur & Poëte,
Meflangeant dextrement deux diuerses humeurs.
La France qui de toy reçoit un si beau gage,
Te donne d'un beau lox l'eternel heritage,
Guordonnant de ce don tes supremes labours.

Claude du Pelous.

A MON



*A MONSIEVR DE
Langes, Seigneur dudit lieu,
& de Laval, Cōseiller du Roy,
President en la Seneschaucee,
& siege Presidial de Lyon, &
Cour de Parlemēt de Dombes.*

MONSIEVR,
Les accidens qui se
ioüiēt de nostrevie,
n'estans autre cho-
se que fantosmes, ausquels no-
stre esprit ne se doit arrester,
sont iustement rembarrez par
ceux, qui se ioüians de la for-
tune se donnent de l'aduan-

tage sur l'humanité. Ainsi que
nous auons recognu en vous
(Monsieur) que la tempeste de
nos guerres ciuiles à battu d'v
ne estrange sorte, sans esbran-
ler aucunement vostre cou-
rage, qui a esbranlé le sort, &
les euenemens contraires. Car
de quel visage auez vous por-
té l'inconueniẽt de la France,
puis le vostre particulier, lors
que esloigné de vostre mai-
son, & rangé chez l'estranger
vous auez non seulement passé
sous ce malheur, mais aussi
en la perte d'un fils unique (le
comble de vostre plaisir) ex-
perimenté de combien de di-
uersi

uerfitez vofre repos eftoit af-
 failli. Certainement vofre
 conftance eft d'autāt plus re-
 marquable, que fans ſubieēt
 vous auez eſtē ſubieēt à ces
 vagues, qui vous ont empor-
 té au deſtroit, que les ames
 impatientes ont eſchappé par
 le moyen du fort, & vous a-
 uez eſcarté par vofre vertu.
 C'eſtoit donc à vous que ſe
 deuoit dreſſer ce vœu d'un
 eſprit extrêmement obligé à
 vos merites, & redeuable à tāt
 de faueurs, dont la memoire
 ſe perpetuera avec l'eternité
 de mō ame. Auſſi recognoiſ-
 ſant que vous auez deſpité les

accidens, & mesprisé la con-
trarieté des choses humaines,
ie vous ay dedié cest ouurage:
áffin que par iceluy le monde
recognoisse ce qui vous est
propre & peculier, & vous y
remarquiez la deuotion, de

Vostre tres-humble, &

tres-obligé seruiteur

P. DAVITY.



AV LECTEUR.



LES trauerses de ce temps
(Amylecteur) ont assez
violenté nostre repos, &
tant de mal-heurs pan-
chants à toute heure sur nos testes,
nous ontourny d'une sollicitude ca-
pable de renuerser nostre meilleur. Il n'y
a homme de quelle condition qu'il soit,
qui n'aye seruy de bute aux traits de la
misere: la grandeur a eu du rabais, la
petitesse a esté foulée, & l'orage est ve-
nu en sorte, que chacun a dressé des
vœux en ce desespoir, chacun a pris cō-
gé du bon-heur, chacun s'est effrayé du
traccas de ceste tourmente. En ceste rou-
te generale la mort a esté souuentefois
adiournée, & où elle a comparu, c'a
esté d'une parure sanglante accom-
pagnée du prodige de la cruauté. Encoir

Epistre

c'estoit aller à nopces que de partir de la vie, c'estoit une belle faueur que de suyure le chariot brāslant de ceste Triōphāte. Toute la multitude qui viuoit à la solde de la douleur n'esprouuoit pas ceste courtoisie: Il y auoit encor quelque rcēte au fons du goubeau, que le malheur n'estant assouuy de tant de pertes reseruoit pour la Catastrophe. Veritablemēt lors que ie m' imagine l' horreur de cest effroy, ie m' estonne que tout n'a repris son premier être, & ne s'est remis à neant ainsi qu'à sa source premiere. Car les champs deserteꝝ, les maisons abbatues, & les hommes froidement estendus (horrible spectacle des regardans) ont assezourny dequoy s'oublier soy-mesme, & s'abandonnant à vn regret eternal courir impatientment au precipice. Encor bien que le tout se remette au beau, & le calme semble agreer nōstre repos, si est-ce que la fortune n'est toute nōstre, il y a en-

A

cor

cor quelques nuages à dissiper. Hé! qui
sçait si ces Soleils viennent comme des
Eclytres, faire le beau beau, puis se
cacher derrier la tapisserie? On ne peut
sçauoir le matin ce que le soir engen-
drera, veu qu'une bigarree diuersité
semble naistre icy bas à tous momens.
Pource plusieurs ne desrident point
leur front, & ne chargent encores la
couleur, n'ayans essuyé les dernieres
larmes, qu'ils ont tiré du creux de leur
poictrine, voyans leurs pertes n'estre
pour la plus part entierement reparees.
Plusieurs aussi sans rien perdre, se per-
dent en la diuersité de leurs imagina-
tions, & regrettent d'un œil moite &
piteux, & d'une bouche blesme &
transie, la ruine, l'aneantissement, &
la generale desolation de la France.
L'un pleure son amy trespasé, l'au-
tre se despouille pour desgaiger du cep
son parent emprisonné: qui plaint l'un,
qui sousspire l'autre, qui se lamente de

Epistre

tout: Bref telle apprehension coule dans
 les ames, que tous les ressorts de la Pie-
 té sont ouuerts, tous les flambeaux du
 deuoir allumez, & la deuotieuse com-
 passion faisant reueüe de ses affidez
 trouue que tout est de son obeïssance.
 Qui sera donc celuy qui ne s'attendri-
 ra voyant que tant de gens de bien, &
 tant de personnages d'autorité ont eu
 leur eschec, & sousspirent apres leur
 mal le mal-heur de ce grand corps?
 Quāt à moy ie me resous de ne sembler
 quelque barbare Moscouite esloigné
 de l'humanité, ains voyant qu'on est
 encore sur les plaintes ie desire porter
 quelque chose pour faire bonne bouche,
 & comme bon medecin apres l'amer-
 tume du breuuage donner de la dragee,
 pour oster le mauuais goust. Si bien que
 i'ay choisi ceste Consolation pour remet-
 tre les esperdus, r'animer les desesperéz,
 assagir les fols, & renforcer les sages.
 Cecy n'est que pour couper les ~~excess~~ ^{exces} à la
 passion,

passion, rompre le col à la douleur, & triompher de la misere, intronisant en leur place la raison, le deuoir & le confort. En quoy ie semble ainsi qu'un suffisant Astrologue observer le cours du Ciel, & comme bon maistre d'Escrime choisir le temps pour donner une touche. Car y a-il rien de plus à propos que cecy, où tout le monde en admirant se doit mirer, comme à ce qui touche au vis, qui donne dans le blanc, & regarde la sorte des personnes, & de nos tēps calamiteux? Que si les parolles ne sont belles, le subiect en est tres-beau, les preceptes y fourmillent, le plaisir y foisonne, & agist en nous comme le sel, qui dissipe la nuisance de l'humidité. Il est vray que Ciceron (lequel nous suyons en cest œuvre) a tout rapporté (comme Payen) aux Dieux, que nous abhorrons. Mais nous (qui sommes Chrestiens) devons rapporter tous les euenemens de ceste vie, à un seul & souuerain Dieu.

Epistre au Lecteur.

Createur, recteur & conseruateur du Ciel, & de la Terre, & de ce qui est contenu en iceux, lequel nous depart ses graces par sa bonté, ou enuoye ses iustes chastimēs, pour nos demerites au temps, & en la maniere qu'il luy plaist, & quelquesfois nous bat de sa verge seulement, pour esprouuer nostre patience. Si i'ay mal faiēt, mes ieunes ans m'excusent de faire mieux, & ne me permettent d'estre plus aduancé en sçauoir, que ie ne suis en aāge. Mais quoy que c'en soit le cœur ne me manque point, & l'esperance de mieux faire m'assiste tousiours. Cecy ne sont que foibles estincelles en attente d'un plus grand feu que ie desire produire, pour me rendre autant heureux en mes entreprinſes, meuremēt proiettees, comme ie suis hardy en mes ieunes desseins. Bien te soit Lecteur, & à Dieu.



LE MESPRIS DES TRISTES ACCIDENS.

Bien que les meilleurs jugemens n'approuuent la soudaine prise du breuage, à ceux qui sont freschemēt touchez de quelque mal, & qu'il ne suruienne aucune contrarieté durant le cours de la vie, qui ne semble auoir esté presage: essayons nous toutesfois (si nostre pouuoir le permet) d'estre medecins de nous mesmes, & de releuer la panchante ruine de nostre maison. Car si nous n'auons esté eschars de conseil à l'endroit des
autres

autres en leur necessité, pourquoy nous manquera la plus saine partie des bons aduis? & si nous auons passé librement sous le ioug de quelques inconueniens, que nostre humanité ne peut gauchir, pourquoy ne les rendrōs nous avec belles raisons plus aisez à supporter? Hé! n'est il pas meilleur de dōner la chasse à ces tourmens d'esprit, & viure avec contentement, que se donnant en proye au premier defastre surcroistre le nombre des miseres, qui familierement nous accompagnēt? Aussi se peut il bien trouuer de plus doux que d'auoir soucy du repos de l'esprit, lors que le corps ne fleschit sous le faix de la maladie? puisque la maistrise de l'esprit est necessaire au corps, & en consequence le corps luy doit rendre seruice. Or est

est-il qu'un esprit touché de la pointe de quelque destresse n'aura pas bonne conduite, & le corps offensé du mal luy sera pareillement moins officieux. Ces choses balancees, les plus sains & plus rassiscerueaux qui nous ont deuancé ont sagement fait descrire quelque chose de l'allegeance du mal. Nous auons encor plusieurs de leurs escripts, que la perfection semble auoir basty, s'aydant de Theofraсте, Xenocrate, & Crantor, sçauans & renommez personnages, la doctrine desquels s'estant offerte à nous, lors que nous auons passé l'œil sur leurs traictez, a tellement captiué nos esprits, que transportez par la merueille de leur bien dire, assaisonnée de sains, & profitables enseignements, ayant la larme à l'œil, & la douleur en

l'ame

l'ame, nous les auons passez de bout en bout, portez par la necessité de la raison. Car le triste accident de la perte de nostre fille (les merites de laquelle ne se peuuent desmarer de nostre memoire) nous a tellement esbranlez & abbatus, que nous auons esté forcez de rechercher nostre bien, & l'amendement de nostre douleur enuers ceux que la prudence, & le sçauoir nous auoyét auparauant rédus extremement recommandables. Parquoy nous retirerons les plus beaux traiets que nous y pourrons remarquer estre suffisans de fonder ceste playe, à fin que si nous ne contentons les autres (à quoy par escrit, & de viue voix nous nous sommes essayez) du moins nous donnions de la satisfaction à nous mesmes. Aussi au-

rons

rons nous cest honneur d'auoir eu plus de force & de courage que les autres , qui n'estans incommodez en aucune sorte , se sont franchement disposez à eschapper du precipice d'vne douleur desmesuree, ceux que le malheur auoit rengez à ceste extremité. Au lieu que requerans à nous mesmes ce confort, battus estrangement de la cruauté de ceste tourmente, nous forcerons nos volonte, & combatrons en telle sorte la nature , que la contrainte de la raison la dominera. Et pleust à Dieu que ceste force du deuoir eust telle vertu , que ceux qui seront frappez de mesme mal mesurent ainsi leur affliction, & retranchent cōme nous la douleur qui germe dans leurs ames , esmeuës par des accidens calamiteux , qui se glissans iournal

nellement parmy nous doiuent
estre estimez nos proches voi-
sins, & comme conceus à nostre
arriuee, & pour ceste raison plus
tolerables. Car celuy qui se co-
gnoist, & se tiltre de la qualité
d'homme, à quelle raisons'azar-
dera-il de repousser ce qui est le
propre de l'humanité? Que s'il
auoit poussé à ceste rouë, ne le
iugeroit on auoir le cerueau mal
pasté, & l'ame pleine d'iniustice?
Veritablement ce passage à do-
ctement esté descouuert par
Theofraсте, & Xenocrate, qui
touchans tousiours au plus vif,
ont estimé ceux qui font refus
de la rigueur de quelques incō-
moditez, maladuisez & desrai-
sonnables, & mesme l'vn d'iceux
ne doute de les nommer enne-
mis de la diuinité. Ce qui est vn
crime de leze Majesté, vn crime
de

de mort, vn crime insupportable en vn homme, lequel deuant estre poullé par la iuste considération de tant de faueurs, que la diuine main prodigue en son endroit, le faisant viure, mouuoir, & raisonner, s'il se bande contre l'arrest, & la volonté de son souverain, semblera communiquer avec les Geans, qui bouffis d'une vaine arrogance se rangerent contre les Dieux, cuidans les estonner au bruit de leurs armes, & leur enleuer ce pouuoir, dont ils seigneurioient les choses humaines. Toutes ces belles raisons ont esté doctement, & droictement escrites par vne infinité de personnages, qui sont en estime de toute bonne cognoissance. Mais ie me suis arresté au bien dire de Crantor, duquel i'ay soigneusement leu le traicté de la
dou

douleur, compris en peu de paroles, mais (ainsi qu'a tresbien remarqué Panætius mon precepteur) richement esmaillé, & semé de diuerses belles fleurs, qu'o doit curieusement recueillir, & retenir, comme chose qui comprend tous les remedes, qui peuvent estre appliquez à l'aigreur de la fascherie. Or il a tellement esplusché par le menu les malheurs, dont l'humaine nature est ordinairement talonnée, qu'on iugeroit aisement les hommes ne iouyr presque de ceste lumiere à autre vsage, que pour l'expiation de leurs fautes, & le iuste chastiment de leurs iniustes actions. Car imaginez vous la naissance de quelqu'un, & remarquez les tendres commencemens de son enfance, vous ne le prendrez pour vn qui doive
do

dominer sur la terre, mais vous en ferez estat, comme de celuy qui est esclau de toute sorte d'incommoditez: Veu que la delicateſſe des premieres années est ordinairement ſuiuie de cris, de pleurs, & de foibleſſe, ſans aucun vſage ny de la raiſon, ny du corps, qui s'accompagne volontiers d'un mode de douleurs, & d'angoiſſes, dont noſtre repos est offencé, noſtre aise aneanti, & noſtre nature inquietee. L'adoleſcence marche apres pleine de feu, & de transport, & ſelon ſon aâge manque de iugement, & d'aduiſ. De là naiſt vn meſpris de toute choſe, que l'honneur, ou le profit rendent recommandable. De là s'engendre vn appetit deſreglé d'aſſouir la ſaleté de ces impudiques deſirs: puis voilà la pepiniere des malheurs,

29

voilà

voila l'ignorance du vray bien,
vne enuie de gourmander ses
semblables, vne vaine presom-
ption à l'édroit de ses supérieurs,
& l'enfleure d'une vaine arrogā-
ce enuers ceux que nature à lo-
gez en plus bas estage. L'hydre
de ces opinions pullule tout aus-
si tost en débats, noises, & con-
tumelies, qui enfantent vn gros
de fascheries, dont herite celuy
qui serāge à ces legeretez. Apres
celle le mespris de l'hōneur trai-
ne quāt & soy le desastre, & l'in-
famie, & la fâleté suyuite à perte
d'haleine, & recherchee avec cu-
riosité appreste mille bourreaux
qui le martyrent en toutes sortes,
& mille haynes irreconciliables
contre soy mesme, suyuent la sou-
uenance du salaire, qui a esté pro-
posé à la meschâceté. Outre plus
vne excessiue prodigalité accō-

pagne volontiers ce transport de
ieunesse, & le soucy de l'aduenir
ne bat iamais à sa porte. Il n'y a
point de lieu à la crainte de l'in-
digence, les enfans ne touchent
point cest esprit effrené, la chere
moitié est mise arriere: bref il
desprise la posterité; & comme
cheual eschappé, court où les
desirs l'appellent, sans estre pou-
ssé d'une iuste sollicitude du re-
glemēt de sa maison. Quel quel-
qu'un estime celaplustofterreurs
de ieunesse, que miseres de na-
ture, bien qu'il mette le nom en
different, il ne retirera pourtant
de l'homme toutes ces incōmo-
ditez. Et vrayment on doit peu
deferer au iugemēt de celuy qui
separera ces malheurs de la na-
ture, se targuant qu'ils ne sont
totalement vnis à icelle, ains que
plustost ce sont erreurs de quel-

ques particuliers , generalisant
cela seulemēt en quoy personne
ne peut auoir exception. Comme
si le courroux ne nous estoit na-
turel, puis qu'on voit que beau-
coup de persōnes ne laschent ia-
mais la bride à vn transport de
colere. N'est-ce pas aussi chose
propre à l'homme de discourir,
& se ranger volontiers en com-
pagnie, & neantmoins plusieurs
se voyent qui n'ont rien plus à
contre-cœur, que la hantise des
personnes, & la conference du
discours. Je mettray donc le re-
ste en ligne de compte des mise-
res humaines, assureé que si tou-
tes n'ont vn mesme subiect, où
s'exercer, du moins elles logent
toutes en tous, & quelques vnes
en plusieurs, & plusieurs s'empa-
rent souuent d'vne ame infortu-
nee. Maintenant que nous auōs
passé

passé ces nuages en haste, voyõs
qu'est-ce qui contrarie à l'aage
plus ferme, & nous ne ferõs dou-
te que les malheurs de cest aage
ont pour nombre l'infinité, com-
me iugent facilement ceux qui
sont pourueus de quelque co-
gnoissâce. Car cest aage sur tous
a beaucoup de troubles en l'ame,
& court le plus souuent fortune
de la vie, de l'honneur, & des
moyens que la fortune luy a des-
parti. Car de mesme façon que de
tous aages cestuy emporte le
prix, au maniment des affaires, &
administration des choses pu-
bliques, ou priuees, aussi com-
munique il le plus aux inconue-
niens, qui suruiennent en gene-
ral, ou en particulier. Les amis
deferent à sa maturité l'expedi-
tion de leurs affaires, le public se
rapporte à son iugement, & luy

donne les charges honorables; la
 gloire, & le profit du succès heu-
 reux de sa charge l'esleue, com-
 me aussi les contrarietez le plon-
 gent en vn abyfme de fâcheries,
 De cest aage les bons Citoyens
 reçoivent support, les mauuais
 chastiment de leur meschance-
 té: les bōs sont poussez d'une ia-
 loufie en son endroit, les mau-
 uais luy dressent mille pieges
 pour l'attraper: Bref cest aage
 n'est iamais paisible, il a tousiours
 besoigne taillee, & le soucy mar-
 che inseparablement avec luy.
 Que si les fruiets ou du profit, ou
 du plaisir ne naissoyēt de ce tra-
 uail, & sollicitude ordinaire, la
 raison l'abandonneroit aussi tost,
 & la fureur seroit de la partie.
 Mais le malheur y gaigne sa cau-
 se, & marche avec plus d'attirail:
 & la misere agrandie avec les fa-
 cul

cultez de l'esprit, effraye le plus
souuent ceux qui s'embarquent
en ceste mer dangereuse. A quoy
nous mesmes auons serui d'exē-
ple à toute ceste Cité, par le def-
astre que nous auons retiré de la
conseruation de nos concitoyēs:
la defense des autels & des feux
luy a donné libre entree, & la cō-
munauté que nous auons garan-
tie des traistres, à fait couler ce
meschef sur nostre teste. Mais
quidtons cela que nous sommes
contens d'auoir souffert pour la
manutention & salut de nostre
republique, pour laquelle nostre
vie n'eust esté espargnee, si la fin
d'icelle eust fini les malheurs dōt
nostre ville estoit importunee. Il
ne seroit pas besoing que ie re-
misse en train ce discours: mais
i'oseray asseurer auoir seulement
bien vescu durant le temps, que

i'ay porté quelque aduancement
à la chose publique. Que s'il m'e-
stoit permis de filer plus longue
vie, ie ne respirerois cest air qu'è
intention d'aduancer les affaires
du public, & ce seul soucy feroit
impression en mon ame, desireu-
se du bien de nostre communau-
té. Or maintenant que nous a-
uons couru ces plages, confide-
rōs de quel pied marche la vieil-
lesse, & si le meschef n'aborde
ceux qui marchent soubs son e-
standart, d'aussi pres que les au-
tres. Certes le nom seul declare
quelque chose de leurs incom-
moditez, leur demarche trem-
blante, & leur regard terny par
le cours des anneés, donne de
tres-clairs indices, de leur lan-
guissante extremité. Car voir vn
vieillard tremblant, courbe, che-
nu, foible, & mal disposé, qu'est-
ce

ce autre chose que d'estre en-
veué d'un hōme, qui vit en mou-
rant, & meurt encore durant sa
vie? Que si quelques vns ont lo-
gé le confort des vieillards en la
prudence, qui leur est familiere,
& laquelle avec le long vsage ils
ont acquis, il faut aussi qu'ils
auoient, que de ceste mesme
source surgeōne la force de l'an-
goisse, & de la douleur: Veu que
celuy qui a cognoissance de sa
capacité au maniment des affai-
res, se doit plus volontiers attri-
ster, lors qu'il entre sur la consi-
deration de l'infirmité de son
pouuoir, à leur donner quelque
perfection. Que s'il ayme ardam-
ment le lieu de son origine, com-
ment ne chargera-il le dueil de
voir que son conseil ne peut es-
tre suiui de la promptitude d'un
ne soudaine execution? Car il ne

faut douter que la douleur des
sages ne soit d'autant plus exces-
sive, qu'ils sont poussez d'un iu-
ste esgard, estimant qu'on ne peut
dignement recueillir le fruit des
sains aduis, qu'en les conduisant
à leur but déterminé, & que si
quelque bon personnage poussé
d'un iuste zele, enuers sa patrie
ne met la main à l'œuvre, le gros
de tant de desseins se convertira
tout en fumee. Or c'est assez dis-
couru des aages, passons mainte-
nant à toute sorte de personnes, &
faisans la distinction des qualitez,
voyons si nous oserons faire dif-
ference entre ceux qui sont esle-
uez au plus haut de la rouë, ou
ceux qui sont logez en la moyē-
ne region, ou ceux que la fortune
a abyssmez au plus bas preci-
pice. Et premierement les Roys
de combien de tristes accidens
sont

sont-ils iournellēmēt œilladez?
On le peut apperceuoir en Dā-
mocle (mignon de Denys le Ty-
ran) qui par le commandement
de son maistre esproūua le dou-
te des Seigneurs, par le moyen
d'vn glaiue panchāt sur sa teste,
& le menaçāt de sa fin. Et vraye-
ment ce n'est pas merueille, veu
que la dangereuse issue des guer-
res, le desgast des chāps, le mas-
sacre exercé sur leurs peuples, &
la ruine des villes assaillies les
font douter ordinairement de
leur salut. Et lors que la victoire
depart à quelqu'un l'inconstan-
ce de ses faueurs, celuy qui en
iouit aggrandit sa gloire, & estēd
les bornes de sa dominiō: mais
il ne laisse d'auoir vn grand es-
chec, & de s'estendre en vne ex-
treme despence, & si grande biē
souuent que la victoire couste

beaucoup, & mieux vaudroit n'a
voir donné ailes à sa passion, (&
auoir laissé la fureur des armes.
Que si la fortune tourne le dos à
quelqu'un, & l'armée soit dissi-
pee, & qu'une notable perte sur-
uienne au rencontre des com-
batans, il n'y a rien de plus de-
plorable : le desespoir s'empare
aussi tost des ames abbatues, & le
seruage, l'indigence, le regret, &
le mespris maistrisent les esprits,
qui touchoyēt au parauāt le Ciel
du doigt, & qui rogues & fiers se
fioyent en leur fresse puissance.
Mais mettez en ieu vn Roy paissi-
ble, & qui gouste delicieusement
du fruit de la tranquillité, sans
estre molesté des courses de son
ennemy: est-il pour cela plus as-
suré, & mieux à soy? non certai-
nement : ains au contraire natu-
re ne pouuant demeurer oisifue,
luy

luy meſme ſera ſon bourreau, & preparera mille ſuppliques au repos de ſon eſprit. Car ou le ſurcroy du tribut luy paſſera par l'eſtendement, ou il voudra que ſes limites ſe bornent plus loing, ou le ſoucy de la conquiſte de quelques Citez ſera l'imagination de ſon ame; ou le deſir le portera à vouloir former nouvelles alliances avec ſes voiſins, ou autres potentats de la terre; Deſquelles choſes ſi vn eſprit reçoit la moindre eſtincelle, il eſt auſſi toſt attaché au roc de la ſollicitude, & forçaire de la deſſiance ſe trame luy-mesmes vn cordeau, pour eſtouffer & ſa domination & ſa vie. Je laiſſe à part l'auarice mortelle contagion des âmes; qui naiſſant entre les reiettons de l'oyſiueté enſe les eſprits eſtrangement; & les rend plus ardans à

la poursuite d'une grandeur ambitieuse. A ce genre de personnes sont directement opposez, ceux qui sont comme la lie des hommes, & que la fortune a tellement disgratié, qu'ils ne semblent estre niaz que pour servir de blanc aux traits de la misere. Et comme le nom de bas percé est contemprible, aussi la vie des personnes qui y sont engagees est du tout calamiteuse, & exposee ordinairement au monstre du malheur. La disette maistrise cette maniere de gens, la faim les poinçonne, la contumelle les afflige, les iniures les tourmentent, le payement des tributs les desseiche, & les incommoditez de la guerre, ou la contrainte des portz, font fourmiller dans leur sein un eslain de miseres, qui fourraigent ce qui restoit de bien & de

contentement. Encorès ces gens là sont d'autant plus regrettables, de ce que ceux qui s'ont d'autre condition, lors qu'un desastre les attaque viuement, n'ont la porte des champs close, & quelque allegeance suruient qui les descharge du malheur: là où la menue populace, & (si i'ose dire) l'excrement de ce grand corps n'a aucun recours, & n'est fourni d'aucun soulagement, & s'il aduiant que le mal le saisisse, & l'enterrant tout vif en sa perte luy rende preuue, de ce que peut la fortune sur l'humanité. Aussi la calamité ne loge tant entre ceste bassesse, que ceux à qui le sort aide moyennement ne ressentent quelques pointes espineuses: car ce moyen estage est commandé du plus haut, & endure le bas, lequel s'il manioit à baguette, le
mal

malheur l'esloigneroit dauantage. Mais parce qu'il n'y a grade qui luy defere quelque superiorité, & son pouuoir rampe trop bas, pour esgaler ceux qui regardent d'enhaut, la contrainte le contient paisible en son estat. C'est pourquoy en vne ville ceux qui sont mediocremēt aisez sont molestez en plusieurs manieres, qui ne concernent peu le profit de la chose publique, ny les endommagent aussi par trop: toutes fois ce sont tousiours choses qui blessent, & inquietent le repos & le contentement de l'esprit. Que si les hommes esprouuent tant de sinistres euenemens, il ne faut estimer les femmes exemptes de ceste tourmente: car ou elles souffrent le mesme orage que nous, ou peu s'en faut que la partie ne soit esgale: Les mesmes
maux

maux qui seigneurient l'estat de nostre santé se rendēt maistres de la leur, mesmes boutrasques les trauerfent, & mesmes fascheries leur enleuent & repos, & repas, ce qui leur est d'autāt plus insupportable, que leur nature est foible, & sās armes pour resister aux coups, & reboucher les traits que le malheur eslance contre leur felicité. Elles humēt la mesme douleur, que les hommes retirent du trespas de leurs peres, meres, freres, sœurs, ou alliez: elles rencontrent souuent des marrys idiots & ignorans, mauuais mefnagers, & excessifs en toute superfluité de despēce, d'où s'engendre l'indigence, & la douleur, qui les affligent plus mortellement, pour ne sçauoir en quelle sorte reparer ces dommages, & pourueoir à leur necessité.

Quant

Quant à ma fille, mon exil l'a
travaillée d'eltrange forte, & les
incidens de ses maris ont occa-
sionné mille regrets à son ame, &
bien qu'elle aye veu en sa vie peu
de choses agreables; neantmoins
on sçait que le moindre festu qui
nous trouble la veuë, & le moin-
dre nuage qui offusque le² Soleil
de nostre heur (au iugemēt mes-
mes des mieux estimez) ne doit
rien aux plus grandes commodi-
tez, & les emporte de haute lut-
te. Il y a beaucoup d'autres cho-
ses de pareille estoffe, lesquelles
il vaut mieux couvrir d'un hon-
neste silence, que d'en faire men-
tion. Mais ie diray la misere des
fēmes estre grande, en ce qu'elles
sont tousiours commandees: car
ou elles obeissent à leurs parens,
ou allicz hors de mariage, ou lors
qu'elles se rangent avec vn ma-
ry

ry elles espousent la seruitude, de façon que n'estans point libres ce leur est vn rengregement de malheur, & iamais la liberté ne les œillade qu'apres le decez: doncques les femmes n'auront iamais la mer calme, que lors qu'elles se despouilleront de toutes fonctions humaines, & tiendront la route de la mort. Et certes ie ne voy point qu'on puisse mieux dire sur ce subiet: mais à celle fin que nous reuenions à nous mesmes, ie diray que celuy à qui il est escheu de s'empestrer d'as le lien de mariage, & se charger d'une femme, semble amonceler l'horreur de toutes les miseres, & se donner en proye au plus grand, & plus fascheux malheur, qui importune le cours de nostre vie: pource que ses defastres particuliers ne l'affligent pas

pas tous seuls, ains c'est la mer
qui reçoit les fleuves, & les tor-
rens d'amertume, dont sa famil-
le foisonne, & que sa chere moi-
tié desbonde: car c'est vñ nœud
Gordien, qui les rend insepara-
bles, & faisant vne ame de deux
meut la simpathie occulte, qui
les rend esgaux en toutes choses.
Cest pourquoy l'esprit de l'hom-
me trauersé par tant d'ēpesche-
mens, & empesché par tant de
trauerses, que peut-il bastir de
beau, ou quelle rareté peut-il cō-
cevoir durant sa vie? C'est vne
merueille qu'il ne rampe touf-
iours par la poussiere, & que ses
desseins manquent d'aisle, & le
desespoir ne ioüe vne furieuse
tragedie sur cest eschaffaut. Le
reuiendōc à ce que i'ay dict, qu'il
n'y a esprit qui ne soit trauaillé
de l'accez de quelque douleur,
ny

ny homme qui viue sans auoir mille taons outrageux , qui le pointellēt du lōg de son aage. Et me semble que ceux ont l'esprit de vif argent, qui s'enhardissent (voyās que l'homme est né, pour estre chastié de son erreur) de cōstituer en iceluy quelque existāce de felicité. Car ce que nous nommons vie est vne mort, & iamais l'ame ne se peut dire viure, que lors qu'elle a quité le cachot assigné , pour prendre possession de l'eternité. Parquoy les dieux (ainsi qu'on recite) recherchant le bien de quelqu'un, le conduisent au trespas , & salarient sa bonne vie, d'une mort aduancee. Ce que nous pouuons tirer d'Herodote , qui dit que la Prestresse Argie ayant requis aux dieux , d'eslargir à ses fils ce qui leur seroit plus profitable , les

trou

trouua auoir franchy ceste car-
riere. Et que la mort leur soit dō-
nee comme chose salutaire, ie
m'en rapporte à Apollon de Del-
phes, lequel ayant esté prié, &
reprié par Trofonius & Agame-
de, lesquels auoyent basty à son
honneur vn temple somptueux,
à ce qu'il leuroctroyast ce qui cō-
cernoit leur bien, apres le troi-
siesme iour expirerēt. Par lequel
octroy nous a esté denoncé par
vn Dieu, ie dy vn Dieu auquel la
prescience a esté par les autres
Dieux delaissee, que la mort e-
stoit l'azile, où se refugioyēt ceux
qui vouloyēt eschapper la main
de ces Harpies impiteuses, qui
bōurrellent miserablement no-
stre humanité. Pour ces raisons
deschargeons nous des friuoles
opinions qui ont pris racine dās
plusieurs esprits, lesquels iugēt
y auoir

y auoir du mal en la mort : puis que les dieux par interpositiō de leur decret l'ont mise, non seulement hors de ce rang, voire aussi l'ont estimé le comble du bonheur, & le plus souuerain biē qui puisse arriuer à la race des hommes. Et non pas sans raison, veu que la fin des miseres de nostre vie gist en la mort, qui nous eschappe aussi des récōtres futurs, auxquels nous nous embarquōs au prolongement de nos iours. Car nous auons mille exemples, qui nous enseignēt que plusieurs braues & genereux citoyens ont humé le gobeau de ceste Circé de calamité, & essayé l'importunité d'vne douleur incurable. Quelqu'vn dira que c'est sans occasion; doncques targuez de leur innocence, ils n'augmenteront pas le nombre des misérables,

puisque rien ne peut estre calamiteux, qui ne retire son estre de quelque erreur. Nous discourrons de cecy en autre lieu, mais certainement il y a des malheurs, qui ne troublēt seulement l'aïse de nos pensees (lesquelles sont comme Demōs volans) mais aussi tourmentent nos sens, qui sont nouēz plus estroitement avec le corps. Surquoy nous pouuons asseoir solide iugemēt de la sagesse des Thraces, lesquels (à ce que raporte Herodote) à la naissance de leurs enfans remplissoyēt l'air de regrets, & de plaintes, & à leur trespas faisoÿēt bonne chere, disoyent le mot, & entonnoyent mille chāts d'allegresse, estimans selon mon aduis l'Adieu que nous disons à ceste vie, la fin de nos mesaduātures, & le cōmencemēt de l'vsage
du

du iour, la porte qui donne entrée aux defastres calamiteux. Doncques si nous naissons misérables nous mourons heureux: mais qui desireroit naistre pour estre l'obiet, & le subiect de la misere? mais qui ne parieroit plustost pour la mort, à fin de iouyr de la beatitude? Que si nous dressons ce souhait pour nous, pourquoy non pour nos enfâs & amis? Oseriõs nous vouloir prẽdre de l'aduantage en nostre faiët, & laisser arriere ce que nous affectionnons le plus? Voudrions nous que l'heur coulâst sur nous, & regardâst les autres du coing de l'œil? Non cela ne se peut faire. Parquoy la mort doit estre cheric, & estimee de tous, & si luy doit on dresser des vœux solempnels, pour la reception de ce que nous aymons, & estimons

dauan

d'auantage. Or est-il que si c'est le meilleur à quelques vns de passer le pas, & eschapper de ceste prison mortelle, ceux qui ont atteint le feste de la perfection, & qu'une belle vertu n'a iamais abandonné durant la vie, doibuent auoir agreable le rencontre d'une belle & honorable mort. Mais ie ne peux scauoir à qui le naistre est profitable: car entrant en ceste mer de malheurs, quelle bonace y voyons nous? ou plustost quel escueil ne se presente, & quel orage ne nous effraye? Ce que nous pouuons comprendre des premiers cris de l'enfant, si tost qu'il voit la lumiere, lesquels nature luy fait pousser, qui ne bastit iamais sur le sable, ains produit en toutes choses de merueilleux enseignemens de pieté, de iustice, & de prudence. Nous
appren

apprendrons donc , que le meilleur est ne naistre point, ou estāt né mourir à l'instāt, & eschapper les feux, & les rauages de la fortune. La fable mesme de Silene (s'il est loisible de faire meslāge, d'vn acte ridicule avec ceux de consequence) nous donne plus belle assurance de cecy : lors que ce bon & sçauant yurongne attrapé par Mydas, se rachepa par la doctrine, & luy monstra estre vn grand bien que Roy ne vint iamais à naistre, ou que la mort s'en faist tost : ce qui est confirmé par l'opiniō d'Euripide tres sage, & tres-adiuisé Poëte. Mais Crantor que nous suyons à la trace diēt, qu'il fut respondu du lieu, d'où les ames inuoques president, à vn Pere qui portoit impatiemment la perte d'vn sien fils, que le sort auoit heureuse-

ment diét à ce ieune homme, de
luy faire escarter ceste bouë, &
que le faict seroit plus vtile, si le
Pere auoit deslogé en mesme
temps. C'est pourquoy si la mort
tranche le fil de nos douleurs, si
elle coupe queüe au malheur à
venir, & porte remede à celuy du
present, si elle nous tire de mille
dāgers, où nous nous precipitōs
inconsiderēmēt à toute heure, à
quelle occasion chargerons nous
de blasme, & aurōs nous en hor-
reur celle, de qui nous deurions
esperer nostre bien principal?
Mais peut-estre qu'on s'estonne
de mourir, pour le doubte de ce
qui suit ordinairement le trespas;
dequoy nous discourrōs tāt soit
peu, à fin qu'il ne reste aucun re-
coing à l'entretènement de la
douleur: Toutesfois c'est vne
chose qui ne se doit exposer à
ceux

ceux qui ont l'esprit mal composé, & ne doit estre mise entre les subiects, par lesquels nous taschons de nous rendre la mort redeuable, à fin que par ce moyē elle semble ne nous auoir tant d'obligation. Or est-il que bien que le soucy qui nous gehenne pour le temps que nous deuons couler apres la mort, ne doieue logger dans vn homme qui doit remettre plustost le tout à la diuinité, laquelle nous assistant à nostre naissance, & nous targuāt de son bouclier tout le long du combat de ceste vie, ne peut estre estimee que soigneuse de nostre bien à la mort : toutesfois l'honneste recherche de ce fait ne sera hors de propos, & de saison. Car il est besoing que ce soit vn des deux, ou que la mort nous enleue tout le sentiment,

ou qu'elle nous transporte en
quelque autre seiour. Que si la
mort faiët flestrir entierement
ceste fleur, & nous priue de sen-
timent, semblable à ce sommeil,
qui nous guide paisiblement par
le Palais du repos, sans qu'aucus
songes facent breche à nostre
imagination, quel profit y a il à
mourir? Ou bien si nous aymons
mieux que ce soit vne transmi-
gration aux pays, où logēt ceux
qui ont fait hommage à ceste vi-
ctorieuse, que sçaurions nous
mieux souhaitter, que iouyr du
rencontre de ceux que nous a-
uons aymé viuans, & humer à
plein godet le nectar de l'eterni-
té, avec ceux qui pour nous fai-
re loüablement viure n'ont mis
au tresor de l'espargne, ce qu'ils
auoyent de plus riche, & de plus
beau pour nostre instruction. Il
me

me semble quant à moy que riē ne me sçauroit tant agreer (la mort nous dressant la voye, pour aller filer vne autre vie en autre lieu) que d'aller où sont ceux que i'ay tousiours honoré dans mon ame, & qui y ont faict si viue impression, qu'il ne se peut faire que ie n'en aye vne eternelle remembrance, & que ma langue conuertie en loüanges ne benisse leur merite. Que s'il m'aduient vne fois que i'arriue au lieu, où sont mes parēs & amis: Dieux que ie seray heureux, que de mutuels discours parferont le comble de mō aise, & combien d'embrassemens reitererez à tous momens me feront pasmer d'allegresse: ô vie viuante (comme dit Ennius) & foisonnante en biens, & plaisirs, & biē heureuse la mort, qui nous trace le chemin de la

felicité. Pour moy lors que ie dresse le vol de mes pensees au ciel de ce bien, encor que i'aye raison de m'abandonner à la tristesse, neantmoins ie sens vne iuste allegance de ce qui m'afflige plus sensiblement. Parquoy i'estime n'y auoir ame au monde, qui ne s'esliouysse de ces enseignemens que nous auons recueillis des escrits des hommes Illustres: & ce d'autant plus que nostre douleur passe de beaucoup de degrez, ce qui luy peut apporter de la fascherie. Car s'il faut ietter la veuë sur la pieté, sur l'amitié de nostre fille, sur sa vertu, grauité, & cōstance qui n'ont accoustumé de loger dans vn si fresse vaisseau que la femme, nous auons des occasions vrgentes pour regretter sa perte, & nostre infortune: Mais faisons que
la

la douleur soit abbatue par la consolation, & ne nous amusons tant à voir ce, de quoy nous auõs fait perte signalee, ains plustost arrestõs nous à discourir de quelle façon vne fille mortelle doit estre regrettee: Et faisant cecy en la verueur de nostre tristesse nous semblerons robustes en nostre mal, & humer non seulement la medecine, voire aussi requérir & rechercher la prise de cester rheubarbe. Car s'il y a quelqu'un, que la douleur bourrelle de tant estrange sorte, qu'il se destourne de l'vsage de la raison, & auquel ce que i'ay dit cy deuant ne semble auoir assez de force, celui se souuienne d'estre homme, & que n'y ayant rien de plus humain que la mort, s'il estoit hors du rolle de ses hõmagers seroit estimé plus proche des dieux

que des hommes , & ce nom
d'homme ne luy conuiendrait
en tout, parce qu'il ne recognois-
troit pour dame lige, & naturelle
celle qui commande à l'humanité.
En apres qu'il estime les larmes
n'y profiter rien , lesquelles si on
en pouuoit tirer quelque pro-
fit, sembleroyent non seulement
devoir estre respandues, ains qui
plus est curieusement recher-
chees : En fin il faut qu'il consi-
dere que ce n'est pas seulement
iniustice, ains mesme lascheté de
se plaindre desmesurement , &
que ceste vilainie est pire que
le regret : car les hommes natu-
rellement ont subiects à se gue-
menter , & n'y a au regret point
d'infamie : mais en ceste lascheté
desreiglee le pleurard est à reprē-
dre, parce que en cela il y a touf-
iours quelque maliceance attiree
par

par l'aymant de l'erreur. Or pour bien dire, toute douleur excessive est peu honneste & mal propre à vn homme, parce que volontáirement on s'abísme en ce malheur, d'où s'engendre l'erreur que l'homme doit euitier à son possible, à fin de ne deuenir lasche & retif par la delicateſſe de quelques penſees, pareilles à ce que les amans passionnez s'imaginent. Non ne nous arreſtõs pas à ce boubier, enfilons plus beau chemin, & rapportõs nous au dire d'Homere.

*Sois ferme de courage, & brane la douleur,
Car tu as autresfois porté plus de malheur.*

Cecy nous monſtre que perſonne n'eſſaye l'horreur, que porte le decez des fiés, ſans auoir au preallable auallé quelques traits de l'aduerſité: tant nous ſommes ceints de malheurs, &

comme surpris dans la pantiere
inforçable du defastre. Donc-
ques à quelle raison celuy qui
a fupporté des inconueniens
ou plus durs, ou de mefme for-
te, s'estonnera il à la premiere
bouffée d'un vent contraire, lors
qu'afleuré par les tourmentes
paffées, il deburoit eftre plus
ferme, & comme faire teſte aux
ſiniſtres accidens? Ce que nous
diſions auparauant tenir ſon fief
de l'iniuſtice: veu que la nature
nous a donné cefte vie, comme
à l'intereſt, ſans limitation de
temps pour demande du ſort
principal. Que ſi lors qu'il luy
plaift elle redemande ce qui eſt
ſien, & qu'elle a preſté pour luy
eſtre rendu à ſa requête, d'où
vient qu'on luy impoſe quelque
erreur? mais pourquoy ne la
charges-tu de remerciements,
te

te deschargeant de la courtoisie qu'elle t'a fait, de te demander plus tard, ce qu'elle pouuoit auoir de meilleur heure, & pourquoy fonds tu tout en plaintes, & querimonies iniustes de ce que iustement elle te recherche de son prest? Car il se faut assurer que ce monde ne nous est donné pour y eterniser nostre demeure, ains seulement comme vne hostellerie où les passans abordent pour se rafraischir; & au sortir de là comme du repaire de toutes incommoditez il faut d'une gayeté de cœur trousser nostre paquet, comme deslogeãs d'une fondriere de mort, pour entrer au palais de la vie, comme on recite les Sages auoir effectué. Car à dire la verité ce qui trouble ceux qui partent, ou quelques vns de leurs plus affe-

Etionnez ne deriue la source,
que d'une apprehension imagi-
naire, & d'une fausse opinion,
logee sur le contentement de
cette vie, ou de la passion que
nous portons en nostre fait,
nous flattans nous mesmes en
nostre deception. Mais nous
debuons franchement secoüer
cette persuasion, & nous despar-
tir de ceste violence d'affection,
d'autant plus qu'il n'est pas bien
seant ayant vescu, vouloir fai-
re plus long voyage contre le
gré de la diuinité, & faire refus
de la condition, que ceux qui
nous ont deuancé ont libre-
ment accepté : bref prostituer
tellement son bon sens, que de
patir naufrage au sein du port,
& du riuage. Que si nous regret-
tons la mort de ceux qui nous
touchent, ayons cest esgard de
pen

penſer, qu'auffi bien leur failloit
il mourir, & que la mort eſt in-
certaine, & hors de l'arbitre de
l'homme, la diuinité s'eſtant re-
ſeruee ceſte particularité: Outre
plus nous debuons nous imagi-
ner, que ceux que nous plaignõs
ont veu la mort des leurs, & l'ont
enduré d'un œil ſec, ſans s'aban-
donner au regret. Dequoy nous
pouuons recueillir ce qui eſt de
noſtre meilleur, & pour conclu-
ſion auoir ce dernier reconfort
que noſtre plaſir ne s'eſloigne
pour iamais, ains que le ſort
nous a ſequeſtrez de leur con-
uerſation pour quelque temps,
& que lors que noſtre terme ſe-
ra eſcheu nous reprendrons nos
premières erres, & rentreront
en poſſeſſion de noſtre conten-
tement. Quelques vns apprehē-
dent extrêmement ce paſſage en
la

Le mespris

la personne de leurs parens , & cuidans qu'il les moleste , & leur est de mauuais goust se troublēt en leurs conceptions : chose qui ne me tourmente point à ceste heure , que i'ay dissipé le nuage des plus importantes raisons , & rembarré tout ce qui pouuoit contrarier à mon repos. Car la separation de l'ame avec le corps n'apporte point , ou peu de fâcherie , mesme quelquesfois on meurt sans aucun ressentiment , & bien souuent la mort s'empare de nous avec quelque chatouillement de volupté , si tant soit peu nous nous laissons conduire à la prudence & bon iugement. Mais quoy que soit cela est aisé à supporter , comme chose qui coule en vn momēt, ou si la mort tourmēte plus longuemēt quelqu'un , il ne faut desespérer de la
bon

bonté du diuin secours : ce que nous declarent quelques vns en mourât, lors que comme resueillez d'un profoud sommeil, à l'heure qu'il faut prendre congé, ils ont l'œil si gay, qu'ils nous forcent à croire que librement, & volontiers ils disent, Adieu à la vie. C'est pourquoy toutes ces raisons ne peuuent former vne seule occasion d'une iuste douleur: que si nous la receuons chez nous, il la faut affoiblir ou esteindre: par ce que bien que nous la prenions à cœur le temps la sappe, & abbat ordinairement, non point que le iour porte quelque remede à la fascherie, mais d'autant que avec le temps, on entre en conseil avec la raison, & l'on apprend qu'il n'y a point de mal en la mort, & qu'à ceste raison on la doit porter patiemment. Mais
ie trou

Le mespris

ie trouue que c'est vne laide chose à vn homme, doüé de la cognoissance de tant de choses, de ne requerir à soy mesme ce secours, plustost que de l'emprunter de l'vsage, & du temps, duquel on attend les remedes de ceste attrempance, lesquels sont si beaux, & si rares qu'il n'y a ame, qui ne ressent quelque soulagement, & ne s'esmeue à leur abordée. Mais il m'a esté tres necessaire de les embrasser, parce qu'il eust esté plus mal-seât à moy, qui ay constamment reconforté les affligez, de demeurer abbatu par le desastre, & peut estre qu'õ eust ouy non sans raison ceste voix.

Est-ce là Ciceron, qui comble de merueilles

Les ames des Romains, & les Grecques oreilles?

Or la Philosophie nous a remparé contre les embüsches & aggres-sions du temps, de la fortune & de
la

la nature; car elle est si forte qu'elle ne redoute l'effort d'aucune iniure, & tant douce, qu'elle n'a rien de si dur, qu'elle n'amolisse, & pour conclusion si profitable, qu'elle employe tout son credit, au soulagement de nostre humanité. Et vraymēt elle n'ē doit vser d'autre maniere: veu, qu'ayant la cognoissance de tāt de malheurs, dont nostre vie est poursuiuie, si elle permet qu'ils filent plus longuement, & ne nous assiste de son aduis & secours, qu'y a-il de plus calamiteux que nous? quelle horreur plus grande que de voir en cest estat l'estat de nostre vie? ou bien quel profit retireriōs nous du regard, que nous dressons en haut, soit pour aduiser le ciel, ou pour entrer en consideration de la raison, que nous depart la diuinité, à fin de sçauoir
faire

faire difference d'entre le bien & le mal, le profit & le dommage: ou de ce qu'elle nous donne l'usage de la voix & du discours, qui n'est octroyé à autre qu'à no⁹ & par lequel nous surpassons tout le reste, qui vit sous ceste riche & haute couverture. Tout cela sembleroit de peu de prix, si la nature de l'homme, foulée & abbatus par vne infinité de miseres, ne pouuoit redresser son vol, pour faire les approches du ciel, où n'auoit l'usage de tant de biens, qui sont montez à telle hauteur, qu'il n'est loisible d'en plus requerir, s'as estre taxé d'importunité. Mais à la verité ainsi que le venim du serpent est contrepoincé par diuers medemens, & que l'indigence a pour remede la subtilité & l'industrie, la moleste effeminee de la volupté

pté, la honte & la vergoigne : de
mesme cōtre le poison de la dou-
leur , la Philosophie nous a esté
diuinemēt eslargie, laquelle tout
ainsi qu'elle ne peut estre assez
estimee, aussi plusieurs luy defe-
rent cest honneur , & luy auront
ceste redevance, que d'auoir esté
assistez de son secours, à l'endroit
des passions, & des voluptez qui
tyrannifoyent la plus saine partie
de leurs ames. Et veritablement
nous mesmes n'auiōs eu tant de
cōstance en nostre bannissemēt,
ny tant de modestie aux grades
& dignitez, ny tant de prudence
en ceste fresche douleur , si tu ne
nous eusses presté la main ô diui-
ne & puissante maistresse Philo-
sophie. Mais toy bien-heureuse
Tullie (l'ame de mon ame) si tu as
quelque sētimēt apres le trespas,
toy di je , qui as d'un coup fran-
chi

chi tant de miseres, despeschee
du malheur present, & eschap-
pee de ceux qui panchoyent sur
ta teste, & rangee maintenant au
Haure de grace, i'estime que la
mort t'agree beaucoup, lors que
dans ton liure de raison tu viens
à reuoir les biens que tu as gou-
stez en la vie, ou que tu penses de
combien de malheurs tu es deli-
uree en la mort. Doncques pour-
quoy ombrageray ie mon visa-
ge, & pourquoy dōneray-je pied
sur moy à la tristesse? puis que ie
te iuge, ou pluystoſt te voy iouis-
sante d'un heur inestimable: Nō
non, ie m'en esiouiray pluystoſt, &
te feliciteray de cela, comme de
choſe q̃ tu ſouhaittois extreme-
ment: & n'estime que rien puiſſe
trauerſer ton bien, ou alterer ton
repos, que la conſideration de
ma decrepitude, ou de ma de-
meu

meure en vne republique si mal ordonnee , ou de la misere qui m'accompagne iournellement. Mais toutes ces incommoditez s'adoucissent par le moyen de la raison , & maintenant tu ne dois tant ietter l'œil de ta pensee, sur ce qui m'afflige , comme tu te dois repaistre de l'imagination de nostre entreueüe, que i'espère deuoir arriuer bien tost , pour iouyr du bien dont tu as communicatiõ : veu que rien ne peut mescontenter ceux qui se repaissent de l'estime , qu'ils ont de l'accomplissement de leur desir. Mais ie ne sçay quel erreur nous detient, & nous dõne plus d'aprehension en noz desastres, que de satisfaction aux voluptueux euenemens: d'où vient que nous aggrandissons le nombre de nos miseres, appetissans les biens que nous

nous deuriõs esleuer. Car si nous
voulons balancer le tout au poix
de la raison, pourquoy refuyons
nous le malheur qui esprouue
nostre constance, & trouuons
nous du mal en la mort, qui nous
exhorte de suiure le bon chemin
& ne permet que la tache de l'in-
famie-, ou de l'iniustice nous
auoy sine? Aussi pourquoy nous
pousse le desir du bien: veu que
singlans à pleins voiles en la mer
du bon-heur, le vice, comme no-
table Corsaire nous assaut, &
rend ses esclaués? Et en ceste for-
te nous sommes menez en lieu,
où l'oubly de la mort nous préd,
& iouyt paisiblement de nostre
ame. Or le diuin Platon a bien
rencontré, lors qu'il asseure que
la crainte & le desir de nos sens,
sont vains comme le passage du
songe, & pour ceste raison mes-
pri

prisables. Et à fin que nous fuyōs le rencontre du malheur, il faut que nous franchissions le faut, & nous acheminions au ciel, auquel si nous ne recourons iamaïs le cōtraire sort ne s'escarte. Mais pourquoy cecy? sinon pour mōstrer, que la mort non seulement vient bien à propos, mais aussi prodigue en nostre endroit vn monde de faueurs & de courtoisies. C'est pourquoy Caton est mort en telle façon, qu'il s'esfouissoit d'auoir eu subiect de mourir: Et pour ceste raison aucun ne peut ou doit douter, qu'un personnage rassis, & meur, cōme il estoit, ne iugeast la mort estre vtile: veu que personne ne se trōpe en son affaire propre, principalement quand il le gouste luy mesme. Ce que ie peux confirmer par le tesmoignage d'Arrabanc

bane(oncle de Xerxe)homme sage s'il en fust oncques,lequel respondit à ce Roy (qui plaignoit l'infinitie multitude de ses soldats, de ce que personne d'iceux de la à cēt ans n'auroit l'vsage du iour) que les hommes seruoient à tant de malheurs durant la vie, que la mort estant l'azile des misera- bles leur seroit agreable:&nō cō- tent de ce adiousta encor, que les dieux sembloient auoir enuié le bien des hommes , voilans leurs calamitez de quelque douce ad- uanture, à fin qu'on ne sauou- rast le trespas si delitieuusement: Nous tirons des fables, qu'Am- phiare estoit le mignō des dieux, & n'auoit toutesfois atteint l'aa- ge parfait: dequoy nous pou- uons recueillir la mort estre vn biē diuin, & vn profit fouuerain, suiuant le dicton Comique.

Celuy

*Celuy que cherissent les dieux**Dresse ieune son vol aux Cieux.*

Car les dieux ne permettent volontiers , que la chose qu'ils ayment endure, & pour ceste raison il faut qu'ils rendent tost tributaires de la mort, ceux qu'une vie miserable ruineroit. Mais ie demanderois volontiers quel vent dōne si bien en poupe à l'hōme, qu'il le retiēne long temps en ce monde? I'estime que c'est le contentement, qu'il retire de la pratique de quelque art, ou de quelque doctrine : Or la doctrine engēdre la ialousie, & bien souuent accouche de quelque fascherie: veuque nous n'agrees pas tant ce que nous sçauons, que l'ignorance de ce que nous desirerions sçauoir, ne nous trouble dauantage : mais les arts que traictent les gēs de basse estoffe, quel plai-

fir contiennent ils ? mais plustost de quel desplaisir ne comblent ils l'artizan ? quelle perfidie ne loge entre ceux qui les pratiquent ? quelle hayne , & quelle enuie ne les agite ? ou bien qui est content de sa fortune , &

Quel potier ne hayt le potier ?

Quel charpentier le charpentier ?

Et qui est ce qui ne mesdiſt de ſõ ſemblable ? Que ſi quelqu'un ſouhaitte viure ciuilement , & paroistre en vne Republique , qu'il ſe propoſe hardimẽt d'achepter vn tas de calamitez , pour vn peu d'honneur : car il n'y a aucun à qui le maniement public n'aye tant apporté de douleur, ou de dommage, qu'il n'y a bouche qui le ſceuſt exprimer. Et ſi nous voulõs aſſcoir iugement ſur toute la longueur de ceſte carriere, voyõs , & conſiderons-en l'yſſue.

Où

Où sont donc ces pilliers de leur Republique, Miltiade, Ephialte, Cimon, Themistocle, & Aristide? Leur foy, leur deuotion, leur integrité, leur constance leur ont esté si preiudiciables, qu'elles les ont non seulement demis de leur aùthorité, ains aussi rãgez en exil salarians leur merite d'un guerdõ tres pernicioeux, & tres iuste. Scipion l'Africain ayãt embrassé en nostre ville vne iuste cause, faisant teste au desbordement de quelques testes legeres, fut trouué le matin esteinct au liẽt, non sans soupçon que sa femme eust cõspiré sa ruine, & cõuié les meurtriers. Metelle le Numide (braue & renommé personnage) pour ne vouloir adherer à vne loy pernicioeuse, ne fut-il pas bãny de nostre ville? le confesse biẽ, que ce luy est vne condition ho-

norable, d'eſtre chaffé pour maintenir le bien public: mais auffi faut-il auoüer, que ce n'eſt peu de choſe d'eſtre ſeparé des ſiens, & receuant mal pour bien, voyr ſes moyens rauagez, & ſes enfans affligez en toute extremité. Je ne parleray point de Regule, Marius, & Brute, qui ſont morts pour la cōſeruation de leur pays, afin que ie ne ſemble vouloir eſtre lōg en diſcours, de la fin deſquels chacun a bonne cognoiſſance, tant par les eſcrits & images, que par le bruit commun & ordinaire. Or routes ces choſes ſont aſſez facheuſes, mais il n'y a riē de plus aſpre, qu'eſtant pouſſé de quelque ambition, ne reſpirer ceſt air, que par le poulmon du peuple, & paſſer ſoubs le ioug de ſes volontez. Bon Dieu quel tourment, quelle crainte, quelle
in

inquiétude? ha vrayement elle est si grande, qu'il n'y a moment espargné au renfort de ceste misere. Car si la condition de celuy qui sert, est telle qu'il bastisse sa fortune, sur celuy qui le domine, & depende de ses façons & volōtez, celuy qui seruira au peuple auide, ialoux, idiot, variable, & qui plus est frappé au coing de la mescognoissāce, pourra-il en fin paruenir au fest de la felicité? Ha que plustost il regrettera son desastre toutes les fois qu'il s'arrestera sur le penser de ceste seruitude. L'ancien Poëte ne dict pas mal

*Celuy qui meut le Ciel, & la Terre où nous sommes,
Accoupla la misere à la vie des hommes.*

Donques tādīs que nous iouysons de ceste lumiere, il semble q̄ nous viuiōs, mais en verité nous mourōs à tous momens, ou plu-

Le mēpris

toſt manquons de l'effect, & re-
tenons le nom ſeulement. Cer-
tainemēt ie ne peux voir ce qu'il
y a de ſouhaitable en la vie des
hōmes: mais i'ay apprins, que plu-
ſieurs ſe font violencez eux meſ-
mes pour ne prēdre vn ſaut plus
inſupportable, que le cōmū vſa-
ge ne porte: non point que i'ap-
preuue ceſte façon de faire, mais
i'appren par là de combien de
funēſtes incidens noſtre repos
eſt iournallemēt combatū. Cleo-
mene Roy des Lacedemoniens,
& ſon fils auſſi, ayans eſté meur-
triers d'eux meſmes, & Theoge-
ne de Numāce, qui pour ne choir
entre les mains de ſes ennemis
deſpeſcha premieremēt les ſiens,
puis luy meſme ſe precipita dās
le piege de la mort, nous mōſtrēt
aſſez avec quelle ardeur nous
deuons fuir l'eſcucil de ceſte vie,
prur

pour nous rendre au sein du trespas. Et mesme s'il ne semble estre mal seant que les hommes s'assagissent par le moyen des femmelettes, foibles & sãs vertu, venons à la magnanimité de la femme d'Asdrubal, laquelle estât dans Carthage, au pouuoir de ses ennemis, se poussa avec ses trois enfans dans les flammes qui deuoroyēt impiteusemēt sa patrie. Mais outre tout ce que nous auons par cy deuāt apporté, mettons la main sur la conscience, & confessons hardiment la misere humaine estre venue à telle extremité, que non seulement tous ensemble, mais aussi chacun en particulier ne peut faire incartade au malheur. Ce qui est d'autāt plus prodigieux, que non seulement nous donnons place à la contrarieté qui nous tourmēte,

mais aussi la conuions à nous venir attaquer, & auteurs de nostre dommage affilōs nous mesmes le couteau, qui nous esgorge: Et ne se trouuera aucun qui cause sa nuisance, & soit cruel à soy mesme, que l'homme, qui en cela surpasse la fureur & cruauté de tout le reste des choses animees. C'est pourquoy à bon-droict Diçearche a estimé, que les humains aūgmētoyēt pluſtoſt le nombre des morts, par la tyrānie exercée sur eux mesmes, que par toute autre espece de misere: veu que l'auariçe, l'ambition, & le desir d'auoir, se sont tellement glissez parmi nous, que nostre conuoitise n'a point de borne, nostre desir n'est point limité, & nostre cupidité erre comme vn cheual eschappé, sans se ranger au frein de la raison. Aussi veritablement

blement ce mal a couru tant de pays en ces derniers temps, que non seulement vn grand nombre de personnes a fuiuy le chariot de ce conquerant, mais aussi plusieurs villes ont declaré par leur ruine & demolitiõ, combiẽ ceste furie auoit allumé sur leurs maisons de torches funestes. Mais si tu veux te bander à la consideration de chasque particulier, à grand peine trouueras tu chose que tu doibues souhaitter, ou que ton esprit iuge porter quelque grande cõmodité. Car qu'on s'imagine l'heur qu'on peut vulgairement conceũoir, qu'on assemble les richesses, la santé, les hõneurs, le pouuoir & les delices, apres qu'on aura fait ce gros de tant de belles happelourdes, en fin le tout sera de bas or, la pierrierie ne sera que verre, & l'argẽt

Le mespris

rien autre qu'Aichemie:veu que tout est fressle, & n'y a rien qui ne soit subiect à se desregler, & metamorphoser en tant de sortes, q̃ la diuersité semble naistre parmy ces changemēs. Or quelle chose est plus vituperable à vn hōme, que dependre de l'instabilité, de la Fortune & du temps, & à leur premiere & fauorable bouffée abandonner le port & singler en haute mer, puis au leuer du contraire vêt estre fracassé, & rompu entre les Malées, & les escueils impitoyables? Mais quelle plus grande vilainie à l'homme, que prendre des aîles en l'héureux cuenement, & au gauche estre attaché à la terre, trainant sa plume parmy la poussiere, semblable aux bestes brutes, & n'ayant non plus qu'icelles de raison, de constance & d'arrest? Car bien que la
nature

nature, non comme mere, ains
comme marastre aye donné à
l'hōme vn corps floüet, & fresse,
& l'aye accompagné d'un esprit
troublé en ses inquietudes, ab-
iect en sa crainte, & accoustumé
au duuet & à la plume: toutes fois
elle a enté en iceluy plusieurs
flammeſches menuës de bon iu-
gement, pour luy ayder à com-
battre la douleur, & rēdre moins
ennuyeux le trauail, & la diffi-
culté qui pourroyent offuſquer
la viue lumiere de ſes ayſes. Et à
ceſte occaſion tant s'en faut, que
noſtre deuoir porte d'eſteindre,
ou receler ſoubs la cēdre ce feu
celeſte, qui bluette dans nōs
ames, que pluſtoſt nous le deuōs
maintenir, ou pluſtoſt luy dōner
ſurcroy de matiere, pour augmē-
ter ceſte viue ardeur qui s'empa-
re de nos entendemens. Mais

Le mespris

quāt à la mort elle ne doit affli-
ger ceux qui ont lōg temps tenu
les rancs, & deffendu la barriere:
veu qu'elle perfectionne, & ac-
complift, ou pour le moins ne
ruine, & n'anichile aucunement
l'estat que nous possedons en la
vie. Car qui ne confessera libre-
ment n'y auoir point de mal en
la mort, si l'esprit & le sentiment,
comme compagnons d'armes se
font marquer mesme logis, & pe-
rissent tous deux à la fois? ou s'il
escarte ce nuage, & se remet au
beau, quelle vie plus delitieuse,
ou quel cōtētemēt plus parfait
oferiōs nous souhaitter? veu que
c'est le tige du plaisir, la source du
bon-heur, & l'ancre, qui arreste
le nauire du vray delice, ou logēt
ceux qui s'aquictent du tribut,
porté par l'ordōnance de nature.
Parquoy il ne reste aucū mauuais
pas

passage, qui nous puisse destourner de la creance, que nous adioustons à la douceur de la mort, & tant s'en faut qu'il y aye raison, qui puisse nous induire à iuger du contraire, que plustost nous deuons desirer de nous aquiter, principalement lors que nous auons iouy long temps du sort principal. Car alors l'hōme estāt rassasié, ou pour mieux dire degousté des commoditez de la vie, se sequestrant des humaines incommoditez, ira prendre possēssiō des choses superieures, & participera de la vraye & solide felicité. Je dy cecy pour monstrier, que ie ne suis pas enrollé avec ceux qui iugēt l'ame passer mesme cōdamnation, que le corps, & ce feu celeste & immateriel perir aussi biē que la chose materielle: mais i'estime veritablemēt qu'apres

pres certain tēps l'esprit se glisse dans l'immortalité comme au sein de son essence. L'hōme dōc estant armé de si belles raisons, que n'est ilourny d'un braue courage, pour reboucher les traits d'une delicateſſe feminine? veu que ceux qui font de longues tirades de plaintes, au decés de quelqu'un, & ne foulent aux pieds, ou desprisent la condition humaine, peuuēt à bō droit estre battus de ce dicton:

*Vous mase rapportez en mollesſes la femme,
Et la vierge raut la force de voſtre ame.*

Car plusieurs femmes se sont recōtrees, qui ont espointé la douleur, & résisté de viue force aux importunitéz des tristes aduan- tures. Mais la fermeté de l'hōme de mesme qu'elle consiste à ferrer bride à l'appetit, aussi doit elle commander à la douleur, & luy
mettre

mettre le caueillon, comme à vn cheual vitieux : car si on la laisse insolemment errer, elle courra toutes les campagnes de la raisõ, & demeurera paisible maistresse de nos ames: subiect assez suffisant pour nous oster tout credit, & faire faire banqueroute à nostre reputatiõ. Gorgiel'Orateur desia fort aduancé en aage, & rangé aux abbois de la mort, enquis s'il mouroit volontairement : ouy vrayemēt (diēt il): car ie sors d'icy comme d'vne maison pourrie. O meure responce & digne d'vn si grand personnage, la replique duquel doit estre caracteree à l'eternité dās nos entendemēs. Car qu'est-ce qu'il pouuoit respōdre avec plus de raison, considerant la misere que la vie apporte estre grāde, & le terme de ce malheur s'approcher? C'est ainsi qu'il faut
que

que l'hōme parle, qui n'est point commandé de son appetit, ny empestre dans les rets de la volupté? & là se limite la sagesse de scauoir maistriser son humeur, de ne se laisser gourmander à la fascherie, ou tourmenter à son desir, & de ne craindre les accidens qui tombent ordinairement sur les hommes. Faschons nous bien de la perte de nos enfans, qu'en sera ce pour cela, nous semblerons les fols, qui se bādēt contre ce qu'ils ne peuuent forcer, & laisserons les sages, qui nous ont laissé en pareil acte tant de beaux & de memorables exemples. Et tout cela qu'est-ce sinon marcher en façō d'auugles, & pouuāt iouyr de la lumiere du soleil, & de la conuersation des hommes se rāger à la solitude, & aux tenebres. Je dy cecy pour couler à ceux
que

que l'antiquité nous a proposez comme patrons & modelles, sur lesquels nous devons former nos actions. Donques aucun ne sera qui doute que la mort ne soit comme vn bien singulier, & signalé: car si elle retire nostre chef des calamitez, si elle nous conduict en meilleur pays, & plus salubre, si elle n'est ny miserable, ny adherante à aucune misere, pourquoy l'estimera-on mauuaise, & in fructueuse? Que si elle nous faict ceste faueur, que d'eterniser nostre acquisitiõ en l'autre vie, qu'y a il de plus heureux, ou de plus receuable que le trespas? C'est pourquoy nous auõs appris que ceux, dõt le iugement estoit clair, & assuré tāt s'en faut qu'ils se soyent esmeus à la perte des leurs, qu'au contraire ils s'en sõt, merueilleusement esiouys. On dict

dit qu'Anaxagore discourant avec ces amis de la nature des choses, & ayāt ouy le recit de la mort de son fils, ne respōdit autre chose, fors qu'il l'auoit engēdē mortel: responce vraiment, où il n'y a riē à redire. & où la sagesse d'un si grand Philosophe est extrêmement remarquable. Et certes ie ne voy pas qu'on puisse mieux rencontrer, ou respōdre de meilleur sens: car s'il eust redemandé si ce ieune homme estoit mort, il eust donné certain indice de l'esbrāslemēt de sa constance; ou s'il eust dit qu'il ne s'affligeoit tant pour son particulier, qu'à cause de sō fils, n'eust-il pas faiēt profession d'ignorer de combien de malheurs u'estoit eschappé le defūct? ou s'il eust auoué, qu'il s'attristoit de cest inconueniēt, mais neantmoins qu'il recognoissoit à

com

combiẽ d'accidens nous estions
subiects , où seroit la constance
virile, le iugement , & la sagesse?
quelle differẽce y auroit il entre
luy & la lie du peuple? où se treu-
uent plusieurs, qui ne se troublẽt
des choses , qui necessairement
arriuent , & n'estiment qu'on se
doie peyner à les diuertir, puis
qu'elles sont communes à tout
ce grand corps. Mais tousiours ce
Philosophe tiendra le haut bout
entre les sages , qu'une triste &
soudaine nouuelle n'a point es-
branlé ou retiré de la dispute,
ains poussé à rẽdre vne responce
si resoluẽ , que la magnanimité
pour s'exprimer ne parleroit au-
tre lãgage. Je voudrois libremẽt
pouuoir dire quelque chose de
pareil, arriuee en la personne de
nos concitoyens, lesquels ayans
quelque trauerse abandonnent
l'Ar

l'Artemon, & despourueus de iugement se iectēt au bas du nauire, qu'ils laissent flotter au vouloir des vagues, & du vent: cōme si quelque chose leur estoit suruenue que les autres n'ayent esprouuē, ou qu'eux mesmes dans peu d'ānees peussent euitier. Mais à l'heure qu'ils se deuroyent plus r'affermir, ils oublient non seulement leur premiere vertu, mais aussi se perdent eux mesmes dās le Dedale de leurs apprehensiōs: tant ils sont bourrellez de leur affliction, bas de courage, & esclaués de la mollesse, & de l'infirmité. He quoy iugeray-ie celuy là hors de seruage, q̄ la douleur mastine, qu'une soudaineté trouble & abbat, qui ne s'arreste qu'ē la consideration de son desastre: bref vn hōme qui sans auoir confiance de soy s'arreste sur le temps
&

& sur la fortune, qui n'ont autre constance, que celle d'estre ordinairement inconstans? Quant à moy i'estime cela non seulement seruitude, mais estrange, & miserable captiuité: veu qu'il n'y a point de differēce entre celuy qui vit au gré de ses ennemis, rangé aux ceps, & logé dans la prison, & celuy qui viuât au gré de la douleur, n'a libre conduite de soy-mesme. Encor l'esclaue, bien que son corps soit reduict sous la puissance d'autrui, neantmoins a l'esprit libre, & à son commandement: là où celuy, qui se rend forçaire de la douleur n'est bien disposé, ny du corps ny de l'esprit: car il ne peut iouyr d'une amiable conuersation, & ne peut profiter à la communauté. L'expédition des affaires priuez ne le touche point, & ce qui concerne
le

le public est mis arriere de s^{on} costé: de sorte qu'en ceste faineantise il n'obeit à pers^{onne}, & toutesfois ne se commande point, & estant trauaillé diuersemēt, la necessité porte que durant le cours de sa fascherie il soit miserable, & que le malheur s'intronize chez luy, iusqu'à ce qu'il aura dōné congé à la tristesse. Surquoy nous pouuons penser combiē est prisable la vertu de Xenophon, qui sacrifiant aux dieux, & receuant nouuelles de la mort de son fils au conflict de Mantinée, posa seulement sa couronne, & persista constāment à l'accomplissement de son sacrifice: puis ainsi qu'il sceut son fils auoir cōbatu d'une belle resolution, fit reprise de sa guirlande, & hautement s'escria aux dieux, auxquels on auoit dressé ceste solemnité, qu'il
auoit

auoit receu plus de contentemēt
de la vertu de son fils , que de re-
gret de sa perte. Je me doute que
toutes les aduersitez eussent per-
du leur pointe au rencōtre de ce
personnage : car voyant qu'il a
tenu ferme à faire honneur aux
dieux, apres auoir receu nouuel-
les du decés de son fils, ne iuge-
rons nous pas, que le regret ne le
maistrisoit aucunemēt , puisque
c'estoit la volonté des-dieux, qui
sont iuges iustes & equitables?
Et ne le rangerons nous pas en-
tre ceux , qui affectionnez ex-
tremement à la vertu , & zelez
enuers leur patrie ont suby le iu-
gement du Ciel sans esmolution:
consideras que ce graue & auto-
rizé personnage a fait presider la
gloire de la vertu, sur la vie de
son fils? Mais pource que

Le mespris

*Peu de ceux que Iupiter ayme
Viennent à ce degré supreme:*

D'autant plus ceux, qui en vsent
de la sorte sont remarquables en
leur courageuse constance: veu
qu'il n'y arien qui face plus de
voye à la loüange, qu'estant
poussé de l'vtilité publique, &
fourny d'un braue cœur, mettre
à mespris toutes ces choses ca-
duques: d'autant que celuy, qui
s'y embarrasse & les embrasse est
nécessité de dōner cōgé au desir
du loz solide, à la commodité de
ces concitoyens, & à tous les ex-
ploits glorieux & illustres. Car vo-
lontiers vn hōm embrouillé du
souce des choses humaines, se
clost luy mesme le passage de la
vertu, se rend inaccessible la de-
meure de la gloire, & destournāt
sa pensée du penser de sa patrie,
traine chetifvement vne vie pire
que

que la mort, negligant d'autant plus les belles actions, qui conduisent à l'honneur, qu'il ne s'arreste qu'à s'imaginer quelque chose, qui le touche particulièrement. De sorte qu'il ne sera ny homme de bien ny bon citoyen; d'autant qu'un homme de bien doit aussi bien auoir à cœur les affaires d'autrui que les siens, & un bon citoyen doit postposer ce qui l'accommode à la publique commodité. Les histoires rapportent, que Pericle ayant esté priué de deux siens fils, dans quatre iours, fut si constant en son mal, qu'il ne changea point de vestement, & se conserva tousiours en ses façons accoustumées, sans poser son chapeau de fleurs: Aussi dict-on de luy, qu'il estimoit laid de donner indice de sa douleur, à la façon des femmes aduillées. Ha!

braue cœur que tu portes de me-
rite en roy, qui n'as peu fleſchir
ſoubs l'amitié, ou eſtre forcé par
la nature. Mais ce fait n'eſt pas
eſtrâge, veu que la vraye magna-
nimité repouſſe franchement les
vaines & friuoles apprehenſions,
eſtouffe les deſirs deſraïſonna-
bles, & commande ordinaiemēt
à la frayeur, ne deſirant rien qui
ſoit indigne d'un grand coura-
ge, & ne ſe deſtournant de rien
ou par crainte, ou par legereté.
Et bien que la raiſon accompliſſe
le bon naturel, lors que les bons
& profitables enſeignemētſ ſen-
tremēſſēt parmy ces raretez (que
j'attribueray volontiers à Peri-
cle;) toutesſois le vray tige de
ceſte vertu fait ſa reſidence ordi-
naire dās noz eſprits, qui deſpri-
ſans la vanité, ſe trāſportent iuſ-
ques au Ciel, & rapportent des
fruiets,

fruiçts, ainsi que font les champs labourables, ayans quelque melioration par le moyen de la raison & de la doctrine. Il ne faut aussi estimer que les grands personnages ayent manqué de respect: veu qu'on ne trouueroit aucune grandeur de courage, hors la contrainte de la douleur: Mais il faut croire, que s'auantageans sur le tourment qui les cōbattoit, ils n'espargnoyent rien à matter son importunité, pour r'emporter vne si glorieuse victoire. Car il n'y a rien plus affeure, que ceste bassesse & lascheté, est la plus grande peste de nostre ame, laquelle se roidissant supporte tout, & escarbouille le rest à tous les malheurs qui luy courēt sus: la où deuēue lasche elle est tellement abbatue, qu'à grād' peine se peut-elle redresser,

& remettre en l'estat de son de-
noir. Et ne faut douter, qu'il y
aye aucun qui peust donner la
cargue à la violence du mal, s'il
ne s'armoit de pied en cap, & ne
se fournissoit d'une belle resolu-
tion; ou bien estre estimé gene-
reux & magnanime, s'il n'auoit
mené battant le gros de la dou-
leur, iusques dans les tranchées.
Et c'est ceste resolution qui for-
tifie nostre esprit, & nous en-
dosse la cuirasse pour resister aux
courses de l'ennemy. Oserions
nous iuger, qu'Harpage le Me-
dois (ainsi que raconte Herode)
eust peu faire parade d'une si bra-
ue constance, n'eust esté qu'il s'e-
stoit de long tēps appresté pour
ce rencontre, dont il a rapporté
tant d'honneur. Car il s'est mon-
stré si vaillant, & de si bone con-
duicte, qu'il a souffert vn estrage
affront,

affront, sans se tourmenter, & eu pouuoir de tirer reuanche de la cruauté du Roy Aftyage, lequel ayant meurtry son fils, & posé sur table, comme quelque metz exquis, puis enquis Harpage quelle beste il estimoit auoir mangé: le recognoy dict-il ce qui est, mais le plaisir du Roy commandera tousiours à mon contentement: Et apres ceste responce il couua sa muette douleur, iusques à ce qu'il fist passer Cyre Roy de Perse au Royaume des Medois, à fin de l'en rendre paisible possesseur, à l'arriuee duquel Harpage General d'armee enuoyé, pour faire teste aux ennemis, empara Cyre du Royaume, faisant demeurer Aftyage au pouuoir de son aduersaire, pour estre chastié de sa felonnie & cruauté. Cecy est vn acte qui doit

estre rangé dans les cayers de la
memoire, & transmis à la poste-
rite, pour estre capable non seu-
lement d'asseurer les fuyards, &
ceux qui s'esponuantent aise-
ment, ains aussi d'apprendre à vn
Roy son deuoir, & desraciner
l'impieté de sa pēsee. Car la hay-
ne auoy sine tellement l'iniustice
& l'erreur, que le Ciel, ny les
astres ne peuuent longuement
pallier leur iuste courroux, dire-
ctement opposé au demerite des
personnes desbordees. Et ne faut
que telle sorte de gēs dresse tro-
phée tellement, de ce que les
dieux retifuent à leur chastimēt,
qu'il ne faille aussi qu'un ver rō-
ge leur conscience, & la souue-
nance de leur faute les bourrelle
iournellement. Or à la verité la
la hayne de l'impieté est si forte,
& son pouuoir de si grāde esten-
due,

due, qu'au massacre de quelque Tyran, estrangement martyré, la douleur n'aborde point les ames, & la plainte en est esloignée: parce que en la perte de ces personnes on ne se noie point dans les larmes, ayant considéré leurs malversations & leur tyrannie: c'est ce qui estoupe le chemin aux sanglots, & bousche la voye aux soupirs cuisans, d'où l'air est bien souuent importuné. C'est ce qui fait qu'on ne lasche pas la bonde à la douleur, que nous devons vaincre par coustume, plustost que par la remonstrance de la raison: veu que l'accoustumance est de si grande vertu, qu'elle rompt l'ingratitude de l'esprit, force la nature, & bien souuent luy fait changer de forme & de qualité: si bien qu'avec son assistance tu atterreras non seulement la tri-

steſſe, mais auſſi fruſtreras les
traictſ de la fortune & du ſort, &
ſeras armé d'vn honorable meſ-
pris de toutes aduerſitez. Cro-
yons donc fermement n'y auoir
rien à regretter icy bas, non la
mort, que nous auons recogneu
bonne, & vtile, non la pauvreté,
à laquelle les dieux nous aſſer-
uiſſent, pour nous rendre meil-
leurs, moins l'exil, & le banniſſe-
ment, veu que la terre eſt aſſez
vaſte pour noſtre habitatiō. Bref
tout le reſte des incidens com-
muns ne doit eſbranler noſtre
conſtance: veu qu'il n'y a ſi grād
deſaſtre, que les dieux n'en facēt
couler quelque petite commo-
dité. Les Philoſophes nous en
ont laiſſé tant de memoires, &
voyt-on telle foyſon d'eſcrits
concernans ce poinct, qu'il ne ſe
peut rien dire plus, ny mieux.

Ces

Ces choses considerees, quelle chose nous peut apporter estonnement & frayeur, ou quelle douleur peut gouverner paisiblement nos pensees? Vrayement Dion disciple de ce diuin Platon, voyant que son fils cheant du toict en la basse court tout moulu & froisse auoit donne fin à la vie, ne s'abandonna iamais au regret, & s'arresta en ce qu'il despeschoit, sans varier aucunement, voulant enseigner par ceste generosite, que ceux qui veulent estre mis à la liste des sages, se doiuent deporter en ceste maniere. Mais Præxaspe le surpasse en courage: parce que voyant transpercer d'une fleche son fils, qui pouffoit les derniers soursirs de la vie, il considera d'un œil sec ce miserable & estrange spectacle. Car Cabyse plein de vin, & de cour-

roux descochant quelques traits
contre son fils, & par ce moyen
luy ayant ouuert la poitrine, cō-
manda à Præxaspe de voir, si le
cœur estoit offencé, lequel re-
spondant qu'ouy, Cambise luy
demanda s'il n'estoit pas bien as-
seuré de la main: i'estime (repli-
qua il) qu'Apollon ne scauroit
mieux viser que vous. Que jugez
vous qu'eust fait ce pere, si son
fils fust mort en bataille rangee
disputant vertueusement sa vie:
puis qu'il ne s'est monstré moins
allegre, apres auoir veu rauer à
son fils, par vne extreme cruauté
la fleur de sa ieunesse, & de sa vie?
Ne croirons nous que la mort
honorable du fils eust esté fort
agreable au pere? Et toutesfois
ie ne doute point que plusieurs
ne le qualifient cruel, & comme
bourreau de sa creature: mais
qu'ils

qu'ils se rangent à telle opinion qui leur plaira, moyennāt qu'ils m'accordent cecy estre vn memorable exemple de constance, & de magnanimité Que si la vertu qu'on remarque en autruy releue les plus foibles, qui pensons nous se deuoir confiner és terres du regret, ayant cognoissance de plusieurs qui se sont surmontez eux mesmes, & ont faict la loy à leur passion? si bien que ie crains de m'estendre dauantage en l'histoire, à fin que tel discours ne soit ennuyeux, & de mauuais goust. Vne chose y a, c'est que si nous ne traueillions que pour autruy, & ne nous employons pour nostre faict, possible retrancherions nous de ce discours, & n'ameneriōs en lice tant d'actes memorables: mais nous sommes forcez à retirer d'autruy; ce qui

peut remedier à nous mesmes. Pour moy il me semble que cela est raisonnable, & puis que nous fomentons nostre blessure, ceux qui se vouïeront à la lecture de cecy, ne trouueront estrange, si nous auõs prins plus de carriere, qu'il ne faut: veu que nous nous sommes proposez en soudant nostre playe, de medicamenter si bien celle d'autrui, qu'eux & nous y receuions suffisante guérison & allegance. C'est pour quoy faisant ces diuers recits nous auons fait experience, que nostre mal se rendoit plus supportable: ce que nous desirons que les autres rencontrent, ou plustost auõs serine & entiere assurance de l'heureux succès de cest affaire. Car il est impossible, que tant de raisons & d'exemples, qui passeront coup sur coup

deuât les yeux de ceux qui nous
feront cest hōneur de nous lire,
ne les rendent plus maniables
au deuoir, & accostables à la
raison.

Il manque icy quelque pièce au Latin.

Je sçay bien que plusieurs choses
nous rangent à telle extremité,
que nous fuyons le remede de
nostre mal: Ce qui aduiēt lors
que nous proposons tellement
aux yeux de l'esprit la mémoire
de nos parens, alliez, ou amis,
qu'elle ne s'en peut desanchrer,
& bien qu'elle attire l'humeur, &
exprime des larmes de nos yeux,
si est-ce que c'est vn fâtosme qui
erre tousiours deuât nous, & no^u
s'uit cōme ombre inseparable de
nostre corps: & si nous auōs cest
heur d'estre cōsolez nous abhor-
rons ce discours, & fuyōs ce cou-
lœuure, qui semble porter nui-
fance.

sance à nostre imaginatiō. Ceux là s'abusent lourdemēt en verité, mais ils sont tellement engagez, que cest abus leur agree extrememēt, & ne veulent, qu'on leur rauisse ce plaisir, qui porte l'accomplissemēt de leurs volontez. Parquoy laissons errer chacun selon ses agreables desirs, car ie m'assure que ceux qui sōt affligez, ne pouuans d'abordee calmer cest orage, lors qu'il sera quelque peu appaisé, rechercherōt leur biē parmi nos salutaires enseignemens. Or il n'est rien de plus profitable que d'auoir entre mains ces preceptes, tant au calme qu'à la tourmente; veu qu'ils se doiuent en telle sorte coller à nostre memoire, qu'au besoing ils n'en puissent estre arrachez: & en ceste maniere cecy nous sert contre la canisade inopinee de
l'acci

l'accident, d'autant que si nous en vſiōs autrement, n'ayans gouſté ceste doctrine nous ferions refus de ceste persuasion, & l'enterrierions avec la raison au plus creux de l'abyſme. Nous auons fait preuue de cecy sur nous, & n'auons peu profité, d'auoir auāt cest inconuenient repaſſé ce qui nous touche maintenant. Car bien que nous euſſiōs recherché les plus ſains, & profitables documens dans les traitez des Philosophes (tels q̄ pourroyent eſtre Theophraste & Xenocrate, qui ont donné sur la mort, ou la douleur) ſi eſt ce que nous ne iugiōs pas, que nous en deuſſions retirer du contentement en noſtre neceſſité. De ſorte que nous n'y auons marché de bon pied, ny preſté guiere d'attention : puis accablez à coup des ruines de la douleur,

douleur, nous n'auons si tost peu
recourir aux liures, sans auoir
experimenté le pouuoir de ceste
impiteuse : bien que peu apres
nous nous sommes tât remuez,
hersez, & tracassez, que nous
despeistrans de ses mains, auons
esté rédus capables de l'abbatre
de l'esclat de sa ruine. Mais pas-
sons à ce qui reste, qui est assez
important, & chargé de si beaux
fruits qu'Amalthee en seroit
enuieuse, vaincue de la multitu-
de de ces raretez. Or qu'on me
die, quel scrupule nous peut en-
trer en l'entendement, sur la pa-
tience qu'on doit auoir à la mort
des siens? Le m'asseure, que si cela
nous tourmente, nos deuâciers,
qui nous ontourny de si belles
armes, nous fourniront assés de
courage pour le repousser: & cela
ne fera que pour nous, & non
pour

pour ceux que nostre affection
s'appropried au atage. Or auoüons
le regret mercenaire estre celuy
qui n'a pour subiect ny le paren-
tage ny l'amitié, mais qui ne se
guinde que sur les ailes du pro-
fit. He qu'on me die, de quelle
plus grãde lascheté peut on estre
fouillé, que cōfesser en ceste an-
goisse ne se douloir, qu'à raison
de la perte, & que si le lücre
n'eust esté de la partie, la douleur
n'eust aussi ioué son personnage
si desesperément? Mais arrêstons
nous maintenant sur la vertu
de nos concitoyens, entre les-
quels plusieurs se sont récontrez
qui ont si constamment rembarré
la doleance au trespas de ceux,
que le sang leur redoit proches,
ou l'amitié recommandables, que
i'oseray les esgaller, ou plüstoſt
preferer à ces Grecs, dont nous
auons

auons auparauant discoursu. Et d'autant plus doiuent ils estre prisez, qu'ils se sont vaillamment maintenus à la perte de ceux, sans lesquels le profit, ou la ioye ne les pouuoit facilement aborder. Car ie sçauois volontiers, quelle plus grande vtilité peut on cōcevoir, que celle de la presence d'un fils? quel plus grand contentement aussi se peut esperer, que l'ayant vniue en iouyr paisiblement? Or est-il que Q Fabius perdit son fils, que comme seul il aymoit vniue, & lequel estant monté à la dignité Consulaire promettoit à l'aduenir quelque chose grāde & glorieuse: & en ce desastre tant s'en faut qu'il s'abandonnast au regret, qu'au contraire il harangua sur les merites, & perfections de son fils en place publique, qui est

vn

vn acte si beau, que l'atiquité n'a rien veu de pareil, ny de si louable. Hé qui n'admirera sa harangue bastie avec industrie, mesure, & iugement? Mais qui ne s'estonnera de voir, que sans varier il se soit tant commadé, que d'auoir acheué son discours, sans s'acheuer soy mesme, & de l'auoir escrit, sans sentir les vifues pointes d'vne douleur interieure? En cor le fait est plus estrange, d'autant que s'arrestant au narré des louanges de son fils, il deuoit se douloir dauantage de sa perte: là où la constance l'a tousiours assisté, le rendant immuable à tous les chocs du regret, ainsi qu'un roc battu des vêts & de la tourmente. Et peut estre que ce récit fera tort à la vertu d'Horatius Puluillus & amoindrira son estime, laquelle toutesfois nous
n'ose

n'osions, ou voudrions estouffer : veu que portât patiemment le trespas de sa geniture, il semble auoir agréé beaucoup au souverain Iupiter, à l'honneur duquel il dedioit vn edifice riche & somptueux. Car estant Pontife de ce temps, & tenant durant quelques propos solénels vn aix entre mains, ayant ouy comme son fils estoit mort, ne retira la main de l'aix, pour ne troubler les ceremonies, ny fes yeux du peuple, pour n'estre veu plus curieux de soy q̄ de son pays. Mais que dirons-nous de Lucius Paulus? lequel ayant esté desmeuble de deux siens fils en peu de tēps, s'attrempa tellement en ce meschef, que sans dōner indice d'aucune passion, en vne harangue qu'il fit au peuple Romain, dist à haute voix, que le comble de sa

gloire

gloire estoit, en ce que toutes les traueses du commun, assembloient leur intemperie & contrarieté sur la maison. Aussi qui n'atournera de laurier Sulpitius Gallus? qui apposa au fomet de ses trofces de guerre ceste supreme vertu de patience, au trespasement de son fils. Et comme ie tiendrois à lascheté ce silence, aussi ie m'esiouy de m'acheminers vers Caton, le nom duquel, & la vertu me remet en haleine. Car ie n'estime tant ses exploits militaires, & sa valeur recognue de tous, & principalemēt de ses adversaires, que la vigueur de la resolution, prise au decez de son fils, & representee à tous les ciuyens ne me face resoudre, à eterniser vne si ferme & si genereuse constance. Q. Martius pareillement ayant faict notable perte d'un

d'un fils , avec qui la modestie sembloit renaistre, ne s'esbranla iamais , ains le mesme iour qu'il le deuoit voir consommer entra au Palais, & fit assemblée du Senat , s'aduantageant en cela sur ceux qui communemēt ont fait teste à la doleance. D'autre part Crassus ayant perdu son fils , au combat intenté contre les Parthes, tança extremement ses soldats, de ce que la perte d'un guerrier auoit esbrassé toute l'armée, les enhortant de se remettre en memoire la vertu de leurs ancestres, & luy faire cest hōneur, que de luy laisser venger son sang sur les ennemis. Et l'ancien Publius Crassus , personnage d'autorité ne ferma-il la paupiere à son fils mourant, & luy disant Adieu, ne print il semblablement congé de la douleur ? Mais Crassus n'est pas

pas tel, que Cnæ Cæpion ne luy
puisse estre parangonné, lequel
affecté de l'incōuenient suruenū
à Cæpion son fils, à qui les ondes
auoyent emporté vie & vaisseau,
par la violēce de la tēpeste, ne se
troubla iamais, & la puissance du
mal ne le surmōta en façon, qu'il
donnast aucun indice de pusilla-
nimité. Je laisse à part les Pisons,
Scæuoles, Brutes, Marcels, Me-
tels, Lepides, & Aufidies, tous
lesquels conuiez par la Parque
(qui se faisissoit ou de leurs fils,
ou de leurs femmes, ou de leurs
parens) à pouffer hors quelque
voix de langueur, ont paru si re-
solus, qu'ils ont estimé leur con-
stance deuoir apporter lustre &
ornemēt au nom Romain. Je me
fasche de redire tant de beaux
exploits, sçachant que la vertu
est singuliere aux hommes, & la
raison

raison l'intelligence particuliere
qui agit sur eux, & leur ouure le
cabinet des secrets de la diuini-
té. C'est pourquoy prenōs autre
voye, & passons aux femmes les-
quelles pourront hontoyer les
hommes assagis à leur exemple,
& surpasseront ceux, sur lesquels
elles deuroyēt mouler leurs bel-
les actions. Car si nous estimons
vraye l'estime de Theofraſte, qui
aſſeure ce monde eſtre vn grand
& ample eſchaffaut, où s'inſue
l'Esprit diuin, & les merueilles
ſemees de tous coſtez, portent
vne lueur ſignificatiue de la pru-
dence & prouidence du Crea-
teur: outre plus que l'homme y
eſt planté au beau milieu, à fin
qu'ils s'eſprouue contre le ſort, la
douleur, le mal, la pauureté, &
toute ſorte d'accidens, & Dieu
iuge d'en haut des coups, & ba-
lance

lance la vertu , & le mérite des
combatans : si cecy est (dy-ie) de
nostre creance, il est aysé à iuger,
qu'ainsi que les Romains aux spe
ctacles publics abhorrēt la couar
dise de ceux , qui veulent com
poser pour la sauueté de la vie, &
font estat des braues cœurs , qui
ne redoutent point le trespas, de
mesme les dieux ouurās tous les
ressorts de nostre ame, & y voyās
le soucy de la vie, s'aigrissent cō
tre nostre sottise , & à la veuë de
ceux qui ne s'effrayent ny pour
eux ny pour leurs amys ils s'es
iouissent extremement , & font
couler sur leur chef leur plus de
licieux bien , & leur plus douce
influence. Que si nous oyons fai
re recit de la vertu , de plusieurs
femmes qui ont librement obey
à la force du destin & de la for
tune , leur quicterons nous la
F

carte, & laisserōs nous empieter
sur nōstre gloire? Certainement
nous sommes asseurez, que non
vne seule femme entre plusieurs,
mais toutes generalemēt en vne
nation ont autant fait retentir le
cor de leur generositē, que les
hommes ont acquis d'honneur
aux armes, & remporté de tro-
fées de leur valeur. Car nous li-
sons les femmes de Sparte auoir
esté coustumieres, de regarder
leurs Enfans morts, & arrester
l'œil sur leur blessure, laquelle
estant trouuée honorable, & re-
ceüe en combatant hardyement,
elles les logeoyent allegrement
dans le tumbeau de leurs ance-
stres, & si le contraire paroïssoit,
s'escartans sans mot sonner tas-
choyent de les enterrer secrette-
ment, & ne les fauorisans d'au-
cun honneur funebre, mōstroyēt
combien

combien s'estoit acquis de pou-
voir sur les femmes le desir de
l'honneur & de la gloire. Nous
tirons vn autre bel exemple de
ceste natiõ, en la personne d'une
femme, laquelle voyant son fils
estrangemēt nauré en plusieurs
endroits s'estre acquitté enuers
nature, sans se tourmenter, ou
ietter bas son chapeau de fleurs,
s'escria à ses compagnes en ceste
sorte: Combien plus est-il hono-
rable de pousser les derniers sou-
spirs, en repoussant ses ennemis,
que combattant sur la poussiere
d'Olympe suruiure laschement
à la victoire? Et vn'autre oyant le
trespas de son fils: Hadiet elle ie
l'auois engendré à celle fin, qu'il
ne regretast de mourir pour sa
patrie. De quel loyer guerdon-
nerons nous ceste vertu fœmini-
ne, voyans que toutes commodi-

tez sont icy mises arriere, pour
l'auancement, & l'honneur du
pays? Mais si Sparte a nourry des
femmes genereuses, Rome ne
luy doit rien en ceste qualite,
ains semble effacer quelque peu
de son lustre & de sa beauté. Car
n'est ce pas vne merueille, de voir
Cornelie en la mort de Tibere,
& Gaie ses fils s'escriant ainsi? Il
ne fera iour de ma vie que ie ne
me tiennne bien-heureuse d'auoir
engēdré les Gracches, les paran-
gons de leur aage, les lumieres
de leur Cité, & la iumelle gloire
des batailles, ô le grand cœur de
femme, qui doit estre apparié à
tout la vertu des aages passez,
& qui triomphant de soy-mes-
me & de la douleur laisse asses
de quoy estonner la posterité. He
ne ferons nous aussi feste de Ru-
tilie, laquelle ayant suiuy Cotta
son

son fils en exil, puis veu mort au retour n'a point esté veuë apres le transport du corps fondre en larmes, ou fendre l'air de l'importunité de ses souspirs? En quoy l'a suiuy Clodie, laquelle veit son fils homme d'autorité trespaslé, & porta patiemment ceste infortune. Tous ces recits estonneront les esprits arrestez à la contemplation de l'infirmité de ce sexe: mais celuy qui se remembrera combien de graues, & authorisez personnages ont donné estre à leur estre ne les iugera deuoir estre plus lasches, à la recherche de la vertu, & quoy y a il chose si attrayante, & desirable, laquelle nous estant eschappée nous conuie à nous desemparer aussi de la prudēce: laquelle si nous tenons encor par la bride nous sommes aduertis de

nostre deuoir, & de la vertu de nos predecesseurs: si bien que repassant l'œil sur les Pisons, Fabies, Brutes, & Marcells nous cōsiderons à quel chemin nous deuons nous ranger, & lesquels il nous est besoing de suiure à la trace: car les faits d'armes de ceux-cy ont estendu les bornes de nostre Empire, leur sang a cimenté nostre liberté, & leur inquietude establisant le repos commun a donné esles à nostre grandeur. C'est pourquoy il faut que ceux retracent leurs pas qui sont ambitieux de l'honneur, & ne veulent estre distraits d'une si belle poursuyte, par vne opinion erronnee. Or à ceste heure nous auons nommé les estrangers qui sembloient auoir bien fait, & auons aussi mis en lice plusieurs des nostres qui ont esté resolus
en

en toute extremité: Il faut encor que Theramenes soit leur associé, qui ayant humé le venim, & apperceuant quelques reliquats beut encor à la bonne grace de Critie, de ce qui restoit au goubeau. Doncques si cest homme rassis se iouïoit à sa mort, pour quoy nous lairrons nous emporter à la douleur, lors que nos enfans, ou nos proches parés viendront à ce terme? Mais pourquoy despriserons nous les preceptes des anciens que nostre memoire hume iournellement, & ayans quelques esclancemens de la vie, fuïrons nous la douceur d'un salutaire trespas? Car bien que l'esprit laisse le corps nu & immobile, & ne soit loisible à personne qui a traictté la riuïere où les ames abordent, de iouïr de ses ayfes ou richesses,

Le mespris

Et qu'il faille quitter, & les perles & l'or,

Et la vie qui est plus agreable encor.

Toutesfois il se faut asseurer que nous iouyrans de joyaux inestimables, au rauissement desquels toute force fera foible, & serons fournis d'une autre vie qui ne redouterayne autre mort. Mais abandonnons ce riuage où nous auons tant recueilly de belles histoires, & passans à ce qui est du sentiment, voyons combien nous rendons nostre cause meilleure par le moyen de la mort, m'asseurant que ce conflict ne sera sans esclarcir les rancs, & voir sur qui tombera le sort ou de la fuyte, ou de la victoire. S'il y a quelque vn, qu'un fauorable Dæmō ayt tousiours assisté, fournissant à son cōtētement la perfection du plus agreable desir celuy pourra iustement estimer la mort pire,

pire que la vie: Mais il n'y a personne qui soit si presumptueux, ie ne diray pas de sequestrer les malheurs de l'homme, ains seulement de se promettre vne demie heure de parfait contentement. Les vns attendent la favorable fortune de Metellus: les autres souhaitent la domination & lignee de Priam: comme si Metellus ayant bien rencontré en enfans, lors qu'il auoit le vent à commandement n'a par contrainte rendu l'ame, & Priam priué de lignee repeu de son sãg la fureur de ses ennemis. Que si la mort fust arriuee de meilleur heure, ils n'eussent tant luyté contre le mal, & tant de miseres ne les eussent inuesty, si leur vie eust esté attachee plus court. De là sortent ces choses tant iterées:

I'ay veu courir par tout les impiteuses flammes,

Le mespris

*J'ay veu rair aux corps leurs pitoyables ames,
Meurtrir le Roy Priam, & mort ensanglanter
L'autel, où s'agrecit le puissant Iupiter.*

Ces choses à les voir & ouyr sōt
fascheuses , mais ce Roy qui en a
fait preuve peut sçauoir quel
tourment est celuy de se voir en
cest estat. N'eust il pas esté bien
heureux si la mort eust couppé
busche à ses iours long temps
auant que ce torrent le vinst
emporter ? Mais peut estre quel-
qu'un repliquera , qu'il eust fait
cession des biens qu'il a possédé
durant sa vie si la mort l'eust si
tost surpris: ce que si ie luy accor-
de, il faut aussi qu'il auoüe que
beaucoup de fascheries, & d'a-
spretz ne l'eussent gourmandé
si rudement. Surquoy nous pou-
uons dresser des cōiectures vra-
yes, de la fausse opiniō des hom-
mes, lesquels renuersans les fon-
dements de nostre bien le sepa-
rent

rent du trespas, & constituent la misere indiuisible d'avec la mort. He dictes moy de grace, de combien de fascheries s'est veu despestré. L. Crassus en mourant? veu qu'estant zelé enuers sa patrie, il eust sans doute extrêmement regretté le malheur qui l'encernoit de tous costez: parce que despuis nous auons veu la guerre occuper toute l'Italie, l'enuie triompher du Senat, & n'y auoir rien dans nostre ville que ces feux espars n'ayent at-
taint. Que dirons nous de la fuite de Marius, & de tant d'oppressions qui ont escarmouché nostre repos? & que iugerõs nous de ce sanglant retour qui espou-
uante encor nostre memoire? Car il ne se lit, ny se sçait que iamais vne si cruelle execution fust pratiquée sur la terre: veu

qu'en ce temps on voyoit beaucoup d'honorables gens meurtriz , & gifans sur le paué , & les testes affichees en place publique de plusieurs personnages , qui par leur eloquence eussent procuré le bien de leurs concitoyens. Combien sçauõs nous d'ames innocentes, qui pour n'estre subiectes à tant de broüillis ont cherché de s'affranchir par le moyen de la mort ? ô déplorable estat de nostre ville , ô estrange sorte de vie , de voir ceux qui ont embrassé le bien public eschaffaudez & iusticiez, & les autres se douter plus de leurs parens que de personnes du monde. He n'est-ce pas vn grand creuecœur aux gens de bien, de voir rangez au supplice ceux qui leur ont donné support , sans auoir moyẽ de les secourir en leur necessité?

cessité ? Qui ne m'accordera que ceux là doiuent courir librement au trespas , & que ceux qui ont couru ceste fortune au parauant s'engorgent des mets que peut offrir le bonheur à vne ame paisible ? ainsi qu'on peut iuger de Crassus , qui est redeuable à la mort , d'auoir esté par elle retiré de ces immondices. Or est il que peut estre chacun ne peut auoir cognoissance de ce fait, mais de l'accident de Pompee cela est si commun qu'il n'y a esprit si hebeté qui ne soit abreuué du desastre de ce grand capitaine, lequel pour auoir trop vescu a ioué vn acte pitoyablement tragique aux yeux du peuple Romain , faoulant le desir de ses ennemis par vne miserable fin, qui semble d'autant plus insupportable, que iamais il n'auoit singlé

glé qu'a plains voiles, iamais cō-
batu qu'avec son honneur, ia-
mais vescu qu'avec la fortune.
Car qu'on m'en nomme vn que
le peuple Romain aye dauanta-
ge chery, ou qui aye plus fleury,
soit au maniment paisible, soit
lors qu'il a fallu iouer des cou-
teaux? qui a eude plus belles alliã
ces, ou de plus beaux moyēs que
luy, à qui riē ne restoit pour ren-
dre son bien accomplly que de
finir comme il auoit cōmencé?
Mais voyōs que peut l'iniure du
sort, sur les choses humaines, &
quelle est la fourmilliere des Ca-
rabins qui nous rauagent: & sur
ces termes considerons que ce-
luy qui auoit Rodomonté tout
le mōde, qui s'estoit ioué des ac-
cidens, qui ne pretendoit qu'au
Ciel, se iugeāt l'effroy de la Ter-
re, s'attaquāt avec son beau pere
quitta

quitta sa maison & l'Italie, & lors que le cōseil & le meur aduis luy estoit necessaire, oubliant sa premiere maturité se perdit luy mesme en ses conceptions, estant si despourueu de iugement, que d'entrer en la mellee accompagné de ieunes clerks d'armes, cōtre des roydes champions & maistres de guerre: dont il occasionna la perte de son armee, apres la defaïcte de la quelle il cheut entre les mains des chetifs & miserables esclauues. Ce seroit folie de raconter la fin de sa vie asses recognue: veu que en ce qu'apres vn tel esclandre il ne la fit guiere lōgue, il ne doit estre estimé si mal traicté de la fortune. Ha qu'il fust mort heureux, si au comble de sa gloire, au feste de son autorité il fust trespuché dans ce precipice, estant en la
grace

grace du public, pour lequel il a
esté contrarié de mille trauerses,
& trauersé de mille cōtrarietez.
Parquoy ayant arresté l'heur en
la mort, non seulement pour ce
qu'elle nous guide en vn plus a-
greable seiour, ains aussi no⁹ des-
peche de beaucoup d'incōmo-
ditez, de quelle opinion nous
targuerons nous pour ne pren-
dre la route des hommes de sça-
uoir qui ne se sont esbranlez au
rencontre d'icelle? N'estimons
nous pas que L. Brutus faisoit
vn auant goust du delice du tref-
pas auquel il se hazardoit pour
exterminer la tyrannie? les De-
cies nestoyent ils de mesme Ca-
tegorie, lors que faisans guerre
aux Latins ils s'exposoyēt libre-
ment à tous hazards, pour la cō-
seruation de leur patrie? Et ou-
blierons nous Scipion, Paulus,
Marcel

Marcellus, Albinus lesquels pour le salut du peuple Romain moururent au liēt d'honneur, à fin de reuiure par leurs beaux faicts? Aussi de vray il n'y a riē qui nous puisse empecher, de mespriser la mort, pour l'aquest de l'honneur, veu que nous changeons vn moment de douleur à vne gloire infinie. Et puis que nous en sommes là suyons le sentier du sentimēt, nous en despechāt le plus hastiuelement qu'il sera possible. En verité celuy n'estoit ignare qui parangonnoit la condition de ceux qui meurent ou sont morts, à l'homme qui dort, ou à celuy qui resseré dans la prisō maternelle, ne iōiit encor du benefice de la lumiere. Pour moy i'estime que de toutes les opinions populaires, il n'y en a point de plus naifue ou veritable,

ble, veu que plusieurs viuent en sorte que le bien present les plōge si auant dans l'oubly, qu'ils ne songent à ce qui leur peut arriuer en peu de temps: de maniere qu'infinis tourmens & fascherries se glissent entre eux soudainement, & la mort qui deuoit estre le but de leur pēsee demeure à l'escart, cōme si elle n'estoit de la partie. Or à ceux là (comme disoit Panætius Scipion l'Africain estre coustumier de dire) il faut donner des escuyers qui les domptent comme cheuaux rebours, & les apprennēt à passer, & à tourner à toute main; à fin que si la mort suruient ils ne soyent trouuez ombrageux ou trop forts en bouche. Mais ie ne sçay comment l'homme appasté par la blandice des voluptez, a quitté le grād chemin & le meilleur,

leur , & s'est tellement esgaré qu'il ne sçait où il en est logé, tāt il est lourd & heberé en ses actions & pensees. Et en celace que nous auons auparauant apporté de l'opinion vulgaire leur sied bien : car ces hommes yures de vanité viuent en façon, qu'ils semblent estre ordinairement endormis. Or de mesme que celuy qui dort est priué de sentiment, d'actiō, & de soucy, aussi quiconque a plié bagage ne se meut aucunement, & ne se soucie d'aucune chose. C'est pourquoy les dieux ayans quelques mignons icy bas, pour destourner d'eux le sentiment de quelque douleur, qu'esueillez ils eussent experimenté, les ont rangez à dormir profondement. Doncques puis q̃ le sommeil est frere de la mort, nous mourons chasque nuit, & nous

nous deuons proposer , qu'ainſi
que le dormant ne ſent rien , de
meſme le ſentiment eſt nul en la
mort. Ce que pouuãſ iuger ayſe-
ment , par la preuue pratiquee
ſur nous, il ne faut auſſi que nous
doutions d'eſtre autres apres la
vie , que nous eſtions auant que
ſortir au iour. Car ainſi que la
mort ne touche en rien celuy
qui n'eſt encor enrollé dans le
regiſtre de la vie , elle eſt de meſ-
me enuers celuy qui en eſt can-
cellé: & quant à celuy qui eſt à la
porte du trespas la mort ne l'oſ-
fence point : veu qu'en ceſte ex-
tremité , bien qu'elle ſe vouluſt
declarer, ſi eſt-ce que tous ſes ef-
fors ſeroyent inutiles. Que ſon-
gent donc ceux qui redoutent
ceſt eſcueil, & craignēt deſeſpe-
rement ceſte douleur paſſagere?
ie ne dy pas qu'ils n'ayent quel-
que

que peu de raison, n'ayans iamais
experimenté le bien ou le mal
qui gist en la mort, mais en fin
cela est laid & deshoneste. Ceux
qui voysinent la mort se plaignēt
de la douleur qui les afflige, &
regrettent leur lōgue langueur,
ce qui s'est peu remarquer en
beaucoup de personnes. De quoy
les inconsideres pourroyent ti-
rer quelque foible cōsideration,
si ces douleurs auoyent la mort
pour cause premiere. Car si elle
conduisoit ces enfans perdus à
nostre ruine, ie l'estimerois vne
vraye tyrannie: mais voyant que
ces tourmēs ne sont recherchez
que pour vne poignée de per-
sonnes, & principalement pour
ceux, qui errās apres leurs desirs
ont fauorisé le vice plus que la
vertu, on doit estimer que ce
n'est pas elle qui leur fournit ces
viues

viues pointes de douleur, ains le
seul remors de conscience qui
les ronge iustemēt. Car ceux qui
ne se sont iamais imaginez de
pouuoir mourir, lors que la con-
trainte les pousse à ceste crean-
ce sont molestez ordinairement:
nō que la mort aye quelques es-
lancemens en soy, mais à l'occa-
sion de la force qui les sollicite
de partir de la vie, durant laquel-
le ayās receu quelques commo-
ditez, ils craignent que les mors
ne iouissent de mesme priuilege.
Mais ceux qui n'ont pour mot
du guet que la mort, & pour ob-
iect ordinaire le biē d'icelle, sont
bien aises lors qu'ils hument de
l'oreille quelque discours de sa
propriete, & en ceux là se co-
gnoist quelque particuliere gra-
ce que les dieux leur ont depar-
ty: veu qu'on trouuera plusieurs
gens

gens de bien, qui sans apprehension, ou douleur ont donné son appennage à la mort. Q. Fabius ayant acquis la dignité consulaire, saluant ceux du Senat messa avec allegresse son nom, & son esprit parmy la vanité des ombres: & A. Pompee passa le guichet ou logent les ames, sacrifiant à Iupiter Capitolin: Thalne en eut aussi bon marché suppliant deuotieusement la diuinité. Que iugerons nous de ces personnages, qui pleins de gayeté & bien disposez en toutes fortes n'ont eu moyen de se plaindre en ce momēt qu'ils venoyent à n'estre plus! On dira que la mort les a accablé, mais cest esclat n'est tombé que sur des hommes sages & bienuiuans, que les dieux ont honoré du trespas, pour tirer de ceste fin le commencement de

de leur felicité, laquelle ils ont trouué d'autant plus agreable, qu'ils ne pretendoyent si tost entrer au port: puis que la mort n'estât au pouuoir des hommes, ils ignorent quand on leur portera lettres pour desloger. Et veritablement la sottise de ceux est grande, qui disent mesme iour estre destiné à la generalité, & ce qui auance noz iours ne reco- gnoistre autre source que nostre desbordement ou nonchalance. Car de mesme qu'il n'est rien de plus veritable, que l'Esprit diuin limite le terme de chacun, aussi il n'y a plus grande fausseté que celle de constituer mesme iour à la fin du general. Dequoy si nous estions asseurez que seruiroit la sagesse, la temperance, & la pieté aux hommes: veu que toutes ces belles vertuz sembleroyent de
vaines

vaines idoles. Car à quelle raison l'homme se rendroit-il meur & arresté, & pourquoy s'attremperoit-il en ses actions, s'il deuoit passer mesme cōdemnation que les autres? Pour viure dauantage dira quelqu'un mais si le terme est arresté il est immuable, s'il est arbitraire il ne faut recognoistre de Dieu ceste limitation. Mais que chacun tienne son aduis, ie m'en rapporte à la verité, qui est en la cognoissance de Dieu, & hors de celle des hommes, & estime n'y auoir aucune douleur en la mort, ains autant de bien en distiller sur les hommes, que plusieurs pretendent, & personne ne peut cōcevoir. Dequoy nous pouuons estre assurez voyans que des l'heure, qu'on aualle le reagal du defastre on s'escrie à la mort, l'importunant de venir

esteindre le flâbeau qui nous cō-
duit en l'obscurité de ce monde.
Pourquoy cela , sinon pource
qu'on est contraint d'attribuer à
icelle quelque bien , & la reculer
du precipice du malheur? A ceste
raison lors que nous sommes of-
fencez de quelque douleur, nous
recourons à la mort , & luy dres-
sons mille vœux , comme à celle
qui borne d'ordinaire le mal-
heur , & termine l'infœlicité : &
d'icy ie retire vn poinct, c'est que
l'assurance que nous deuons a-
uoir en la fin de nos iours , n'ayāt
besoing d'estre dauantage forti-
fiez , ceux qui meurent louable-
ment n'ont rien à regretter , &
doiuent estre fermes en deslo-
geant. Car ceux qui emportent
auec eux vne belle reputation,
doiuent estre estimez auoir assez
seiourné en ceste cōtree, veu que
le

le plaisir de se rendre memorables par leurs actes genereux les suit à perpetuité : Et ceste gloire se guinde plus haut, d'autant plus qu'on s'est employé aux actions d'honneur, & aux recherches de la vertu. Car puis que l'homme est né pour bien faire, & a ceste cause à l'vsaige de la raison & de l'entendement sur tout ce qui vit en l'vniuers, d'où luy sourdra la loüange ou le plaisir, que de l'honnesteté de sa vie? Pourroit-il perdre la souuenance du lieu de son origine, & s'oublier en ses deportemens? veu que celuy qui vit en homme de bien ne s'oublie point, & le trespas ne le peut ennuyet, lors qu'il laisse tant de tesmoins de ses belles & irreprochables actions! Mais arrestons nous à iuger, à quelle feste sont appelez les es-

prits, qui despechez de leur facheux hoste reuoyēt le ciel d'où ils estoient originaires. Car à la verité nos esprits recognoissent l'esprit diuin pour auteur de leur estre, d'où vient qu'estās attachés à ceste masse lourde ils sont accablez de sa pesanteur: là où eschappez de ceste prison, & remis en leur domaine ils viuent veritablement, & sans estre subiects au desir, au plaisir, ou à la douleur, sortis hors de page, & maistres d'eux mesmes ne se troublent de rien, n'ont faute d'aucune chose, & commandent à tout. Doncques ceux ont bien iugé, qui ont dict le corps n'estre que terre, & l'esprit vn feu retiré du ciel: de quoy nous assure la vie de plusieurs personnes qui se sont durant ceste nauigation vertueusement deportez. Car de
quelle

quelle façõ pourroit on mespri-
fer les commoditez d'icy bas, ou
gourmander les voluptez, ou ha-
zarder sa vie en attente del'hon-
neur, si on n'estimoit autre chose
nous estre propre, que ce que
nous foulons aux pieds, ou tou-
chons avec la main? Mais il n'en
va pas ainfi: car le corps basby de
terre s'addõne à ce qui est lourd
& terrestre, iusqu'à ce qu'il re-
uient au lieu d'où il estoit venu
mais l'esprit qui recognoist d'où
il est natif, ne remasche rien que
la diuinité, sans auoir pareil ob-
iect que le corps: & pource ia-
mais il ne repose ny peut viure
parfaictement tandis qu'il luite
avec la terre, & a pour cõtrepoix
le corps qui s'oppose directemēt
à son immaterielité. Vray Dieu
quel heur est-ce d'estre affrāchy
des ceps del'humanité, de repo-

ser au milieu de rāt de malheurs,
& brisant ses fers & sa prison
estre logé à souhait, & se gorger
des delices du ciel, en quittant
l'absynte de la terre: car ce que
les sages ont autrefois espluché
du repos des bons, & du plaisir
de ceux qui ont dict les derniers
Adieux au monde, ne vient mal
à propos à ce propos, & au sub-
iect que nous auons legerement
esbauché cy deuant: parce que
ces personages estans assurez
que les hommes n'auoyent esté
creez sans raison, & le mérite des
bons qui sont sortis avec tour-
mēt de la vie, deuoir estre diffe-
rent à celuy des mauuais qui se
sont voüez à l'impieté, n'ont pas
ordonné pareille fin de vie aux
bons & mauuais, ny estably mē-
me loyer apres la mort. Dequoy
nous deuons estre bien aises, sça-
chants

chants que nostre fille a tellement
vescu qu'il n'y a rien à redire en
ses deportemens, & la mort l'a
tellement saisi qu'elle a paru ar-
mee d'une constance à espreuve,
aux douleurs de l'enfantement.
Ce que ramẽteuant à moy-mes-
me maintenant que la douleur
est passée, ou du moins foible &
abbatue, ie m'eslouys infiniment
de ceste aduanture Car qui en
feroit autrement que moy: veu
qu'aucun meschef n'est arriué à
ma fille, & qu'aussi ie ne dois me
tourmenter de ce qui est naturel
& que chacun experimẽte iour-
nellement? Doncques puis que
la diuinité luy a fait ceste faueur
de la tirer de ce boubier, à quoy
me rangeray ie sinon à la pensee
de sa felicité? en quoy ie me plair-
ray dauantage, d'autant qu'elle
possede plus d'heur maintenant

qu'elle n'a fait durant la vie. Car
quelle recompense ne l'attend
elle di-ie, qui non seulement ne
s'est adōnee à mal faire, ains n'y
a seulement atteint de la pensee,
& qui estant esbranlee par les
contraires accidens, au lieu de
s'alterer contre la diuinité s'est
agreee en cest oraige, & a suiui de
mille remerciements ceste pa-
tience, & viuante n'ayant rien
suiui qui ne fust louable, est mor-
te satisfaiete en foy, sans estre
pointee du desir de la gloire,
ou affecter l'eternité par sa ver-
tu. Penferōs nous donc que cel-
le-cy n'aye esté agreable aux
dieux souuerains, qui n'a eu à
cœur que son deuoir & sa con-
science, sans estre en soucy de
foy-mesme, & sans auoir l'ombre
seule de la vertu, que pour estre
desguisee on a imaginé en plu-
sieurs

fieurs & trouué dans ma Tullie? Car estant naturellement poussée à suiure ce qui sembloit estre bien seant, toutesfois pour se perfectionner de plus en plus elle s'estoit si laborieusement employée au seruice de la raison & sagesse, qu'elle auoit moins besoing de la conduicte naturelle que de chose du monde. De sorte que celuy qui se fust amusé à considérer ses façons, sa ménagerie, & le bon iugement, dont elle vsoit en ses affaires, eust sans doute donné arrest en sa faueur sur la cognoissance de toutes choses, & eust logé en elle le soing d'un curieux & souuerain œconome: si bien que la constance & la sagesse dont les hommes ont besoing à toute heure, accompagnoient si volôtiers vne femme qu'au lieu de remedier à son

mal par vn secours emprumté,
elle tiroit son allegement & re-
mede de sa propre vertu. Et d'au-
tant que ce qui afflige l'esprit à
plus de violence, que ce qui for-
fait au corps, ell' est d'autant plus
admirable, que sa vigueur com-
mandoit aux maladies corporel-
les, & sa prudence rompoit aise-
ment ce qui s'opposoit au repos
de l'esprit. Parquoy bien que le
malheur de nostre aage l'aye cō-
uié à se douloir, neantmoins elle
n'a iamais manqué de courage.
L'exil de sō pere, le regret de ses
parens, le sac de la maison la tou-
choyēt asses au vif, & toutesfois
elle estoit tousiours apres sa de-
solee mere, pour luy mettre cœur
au ventre, & s'efforçoit de nous
entretenir en espoir de mieux
lors que les affaires estoient de-
sesperez. De sorte qu'autant que
nostre

nostre malheur nous accabloit, autant nous releuoit la douceur & bôté de nostre fille à qui nous deuions souhaiter de filer plus longue vie, si nous faisons estat de nostre bien, & si l'amitié des enfans (qui est avec les peres de toute ancienneté) se fust emparée de nostre ame. Mais à lors que nous balançons en nostre pensèe la tēpeste qu'elle a quit-
ré, & le port où elle est anchree, non seulement relaschons nous de nostre douleur, ains qui plus est faisons feste d'une perte tant agreable. Car de quel heur pour-
roy-ie dauantage assouuir mō imagination, que me representant l'immortalité des esprits com-
prendre l'heur de ma fille : veu que j'ay tres ferme assurence que l'ame est immortelle. Et puis que nous sommes venus sur cester

mes ie veux mettre en lice le iugement de plusieurs sçauãs personnages qui ont opiné sur ce faict, sans toutesfois vouloir tellement disputer ce passage, que ie tire ma raison plus vrgète touchant ceste immortalité, de ce que nous auons encor quelque maïesté cachée dās les replis du visage, qui nous rend venerables apres le trespas. Ce qui nous peut mettre en opiniō que les esprits n'esprouuent le trenchant de la mort, ains que les corps mortels nous ont esté donnez comme tumbeaux des ames immortelles. Comme si nous n'auions de nostre costé de plus importantes autoritez, & d'argumens plus pregnans pour monstrier que celuy se bande sans raison, contre la raison qui adiourne l'esprit à comparoir avec le corps deuant
le sie

le siege de la mort, & les range
tous deux en mesme ligne. Que
s'il faut que ie me targue du iu-
gement de quelqu'un, ie me cou-
riray de l'opinion de celuy que
Apollon mesmes a iugé le plus
sage de tous les mortels; qui dict
les esprits tenir de la diuinité, &
asseure qu'au sortir du corps ils
redressent leur vol au Ciel, d'où
ils auoyent auparauant deniché.
En quoy ils s'est accordé avec les
Philosophes, que nos predeces-
seurs ont nommé Italiens, & esti-
mé pleins de suffisance, lesquels
ont tousiours maintenu les es-
prits desloger du ciel pour venir
en terre, & estre non seulement
doüez de mainte grace par le di-
uin esprit, ains qui plus est parti-
ciper entierement de sa diuinité.
Que si quelqu'un en iuge autre-
mēt ie ne voy point cōme il aura
le pou

le pouuoir de satisfaire à tant de raisons, qui fournissent à ce subiect dequoy se deffendre. Car on peut iuger de la viftesse & promptitude qui est en nostre esprit, de ce qu'en vn moment il aura passé & repassé plusieurs fois vne chose, que le corps ne sçauroit effectuer, ie ne diray pas de quelques mois, mais aussi de plusieurs annes. Or si cela sēble admirable, quelle plus grande merueille est ce de voir que la souuerainete de ce qui s'est passé il y a long temps, & la preuoyance de l'aduenir luy soit familiere, & qu'il ne comprenne seulement ce qui s'agist pour lors, mais s'arreste au passé, songe au futur, & comme Dieu se propose en vn instant toutes ces choses : Qui est l'esuenté, qui recognoissant en soy ceste proprieté ne iuge

l'esprit estre diuin, & ne preten-
de part en l'eternité, qui est in-
separable d'auec la diuinité; puis
mesme qu'on peut appuyer son
existence eternelle sur deux pi-
uots tresasseurez, qui sont le cō-
mencemēt de son mouuement,
& la perpetuité d'iceluy. Car
puisqu'il se meut de soy-mesme,
& n'emprunte d'ailleurs com-
me le reste, le commencement de
son mouuoir, & puis que tandis
qu'il sejourne dans le corps il
agist perpetuellement (ce qu'on
cognoist en ceux qui dorment) il
n'y a aucun doute qu'il ne soit
diuin, & n'aye pour rendez-vous
le ciel. Et que cela soit vray la
raison nous l'enseigne, & les
effets nous en rendent preuue:
car l'esprit est le pourtrait de
Dieu, & l'accourcy de la diuini-
té; or si Dieu est immortel, pour-
quoy

quoy priuer il de l'immortalité
vn abregé. ou partie de soy mes-
me? non cela ne se peut, ains faut
croire que Dieu s'est voulu ren-
dre plus admirable, en ce qu'estât
immortel il peut communiquer
& departir ceste faueur à qui bõ
luy semble. Et non sans raison
aussi a il ordonné, que le corps
fleschiroit sous l'horreur de la
mort, puis qu'il est sorty de la
terre, & qu'après le cours de la
vie il retourneroit dans le sein
de son origine. Mais l'esprit qui
vient d'en haut n'affectionne que
le ciel, & desire reuoir son lieu
natal, & le corps comm' vn vil
excrement de la terre souhaite
des'y reestabli. Or est-il que noz
ames se doiuent peyner à la re-
cherche du ciel qui est le pais de
leur natiuité, puis qu'on ne peut
trouuer qu'elles prouiēent d'vn
lieu

lieu si vil & abiect que la terre. Car ny point de meſlange, ny point d'eſpeſſeur, ny aucū amas terreſtre & groſſier ſe retrouue en icelles: on n'y apperçoit rien qui ſoit elementaire, ou qui tienne de l'eau, du vent ou du feu: veu qu'en ces choſes il n'y ariē qui ſoit apte à receuoir la memoire, l'entendement ou la penſee, rien qui puiſſe comprendre le paſſé, preuoir l'aduenir & conceuoir le preſent: car ce ſont affaires diuins, & ne ſe trouue que ces qualitez recognoiſſent autre ſource que la diuinité. Dōcques la nature de l'ame eſt ſeparee d'avec toutes ces natures que nous auons cy deuant faiēt paroître ſur ce Theatre: De ſorte que ce qui la rend ſage, ce qui luy donne le vouloir & la vigueur, eſt diuin, & eternal conſequemment.

Et à la verité Dieu ne peut estre par nous autrement compris que comme vn esprit libre, & desgagé du boubier de la mortalité, qui sent tout & meut tout, & est doué luy mesme d'un mouuement perennel, qu'il depart à nos esprits, lesquels il a façonné de sa main, sur le soucy desquels nous pouuons bastir l'assurance de leur immortalité: veu que si nous arrestons l'œil de nostre entendement à la braueté de tant de louures, aux memoires des hommes sçauans, à l'excessiue prodigalité des despences faiçtes pour la structure de quelque chose du rable & admirable, bref si nous pensons à la grandeur de plusieurs hautes entreprinſes, nous ne ferons doute que l'homme ne se fust amusé là, s'il n'eust esté iuge de son eternité & permanãce.

Mais

Mais voyant de quelle ardeur nous courons apres la gloire, de quel courage nous pourchassons les honneurs, & avec quelle audité nous entassons or sur or, & a hannōs apres la richesse, ne iugerons nous l'homme estre autrement basti que les autres animaux qui viuent & respirent cōme luy? Mais ce ne sont qu'espinnes, voyons les roses qui flairent plus souëfuemēt, de l'odeur desquelles l'homme seul a pleine iouïssance, cōme de cōtempler le ciel & tout ce qui en ressort, cognoistre les secrets les plus obscurs & recelez, qui seruent soit à cōposer nos actions, soit à sçauoir la nature du Soleil & des astres, ou bien pour exercer nostre memoire & nostre entendemēt aux choses les plus scabreuses & difficiles. A sçauoir mon si
toutes

toutes ces vertus ne dōnent co-
gnoissance de la diuinité de nos
esprits , & ne nous induisent à
croire qu'ils sont influez du ciel,
& logez dans cest amas de limon
iusqu'au terme prefini? He quoy
oferions nous estimer, si les ames
perissoient avec les corps, que
les sages mourussent si libremēt,
& les fols eussent en horreur le
trespas? On recite que Socrate
rendant les derniers abbois di-
scouru de l'immortalité des bōs,
& de l'heureuse vie qui suit la
mort, & aualla si allaigrement le
breuuage empoisonné, qu'il sem-
bla ne mourir point, ains plustost
estre appellé pour seigneurier vn
empire. Mais ceux, l'esprit des-
quels est attaché à la terre, & qui
s'attaquēt aux choses perissables
essayent fort à mourir, & portēt
vn grand regret d'estre cōgediez
du

du Monde: & non à tort, veu que
considerans l'immortalité des a-
mes ils sont bourrellez de leur
conscience, & pensent qu'un
chastiment eternal punira leurs
malheureux deportemens, & vne
horrible vengeance suiura leur
vie pleine d'horreur & d'abomi-
nation. Aussi nous pouuons tirer
des façons & ceremonies de nos
ancestres, quelque point touchât
nostre eternité: car ils n'eussent
tellement respecté les morts, ny
dressé à leur honneur tant de ri-
ches & superbes Mausolées, s'ils
n'eussent estimé que l'esprit vi-
uoit en la mort, & bien que le
corps bronche par terre, & de-
uiene vn tronc inutile, toutes fois
l'homme ne pouuoit estre reduict
à neant. C'est pourquoy ils sem-
blent auoir arresté que la mort
ne borne les iours de l'homme,
ains

ains pluſtoſt achemine les bons
a vne vie plus heureuſe, & ſoubs
vn climat plus temperé. Car ceux
là doiuent eſtre honorez durant
la vie, & guerdonez apres la
mort, qui ont veſcu ſelon nature,
& n'ont adopté l'yuraye qui gaſte
la bonne moiſſon, ou l'eau qui
eſteint les flâmes ſches de la vertu,
& cela non ſeulement approche
de la raiſon, mais eſt totalement
iuſte & infallible. Mais q̄ eſt plus
ſoigneux de l'equité que Dieu?
or eſt-il que l'homme ſeul eſtant
fourny de la cognoiſſance de ſon
Createur, s'il ne s'eſgare du bon
chemin pour prédre le ſentier de
l'erreur, ſans doute s'ira mettre
pres de luy à ſon decez. Et vra-
yemēt nous pouuons eſtre affeu-
rez de noſtre eternité, en ce que
l'homme ſeul eſt ſecretaire de
Dieu, & entre au conſeil priué
pour

pour estre informé de ses volontez, si bien qu'estant né au desert, & nourry à la solitude, naturellement il recognoistra y auoir vn Dieu, qui doit estre seruy & redouté. O grād merueille de Dieu, à la consideratiō de laquelle, nō les seuls hommes, mais aussi les bestes brutes se doiuent estōner, ou plustost rougir de honte, de voir que celuy que Dieu a faict son adioint, & qu'il a priuilegié sur les autres animaux, & d'auantage de sa cognoissance accompagnée d'un esprit diuin, soit tant aueuglé ou abestý, qu'oublíant l'alliāce qu'il a avec Dieu il abhorre de se retirer à luy. Car il faut estimer que la mort n'est autre chose qu'un changement de logis, & vne esle pour nous enleuer au Ciel. Ce que non seulement la raison nous force de
croire

croire, mais aussi plusieurs hommes autorisez parmy nous pous-
sent nostre esprit à ceste persua-
sion. Or est-il que celuy qui seveut
oublier & viure brutalement,
doit estre memoratif que la ter-
re & tout ce qui est sous le ciel
est gouverné par le diuin vouloir,
& que nous tirons de la mille en-
seignemens de ce que nous deuons
garder, ou apprendre. Qui sera
donc celuy qui affectera auoir
veu la terre tousiours chargée de
belles moissons, & ne luy auoir
iamais veu produire de mauuai-
ses ou inutiles herbes; & qui peut
dire se souuenir que les animaux
ont tousiours esté seconds, & que
iamais la sterilité n'a eniambé sur
iceux? Que si ces choses vont au-
trement à quelle raison seroin-
dront nous le changement de
l'homme, puis que la vicissitude
est

est recogne auoir lieu par tout,
& tout estre subiect à la moindre
bouffee de vent, & à la diuersité
des accidens. Que si l'homme a
filé longuement & heureusemēt
son aage, si comblé d'enfans, de
richesses & d'honneurs, il a iouy
long temps de toutes ses com-
moditez, il se pourra iustement
vanter que la chance luy a bien
diēt: Toutes fois il faudra tous-
iours gouster vn peu de fiel, &
esprouer quelque diuersité, &
en fin la mort viendra qui triom-
fera de tant de fresles desseins.
Neantmoins doit elle estre esti-
mee plus douce, d'autant qu'il
n'y a personne qui eschappe sa
faux, & doit on loger quelque
grace en icelle, de ce qu'elle nous
retire de mille fauces persuasiōs
qui nous embabouinent en re-
cherchāt la verité, & nous guide

à la cognoissāce de ce qui est tres
assuré. Et pource i'estime qu'il
ne peut rien arriuer de si doux à
l'homme, qui est naturellement
cupide du sçauoir, l'excellence
duquel gist en la notice de la
pure & naifue verité: d'où vient
que sçachans ce qui est vray nous
sommés en possession de la par-
faiete science, & nous pouuons
iuger estre à bout de noz sou-
hairs, lors que nous sommes
paruenus au fest de ceste bonne
cognoissance. Que si nous deuõs
rechercher vne vie heureuse, &
escarter la misere de tout nostre
pouuoir, qu'y a-il de plus mal-
heureux que l'homme? qui re-
grette tellemēt la mort d'autrui,
qu'oubliant l'heur de l'autre vie
il pantelle apres ceste-cy qui est
seconde en infelicitiez. Car à la
verité on doit croire que bien
qu'un

qu'un homme soit accompli en
sçauoir, & postpose son profit à
ce qui est de la raison, toutes fois
il ne peut estre heureux s'il ap-
prehende la mort, & se laisse
vaincre à la douleur. He peut on
autrement deffinir la douleur
qu'en la nommant le bourreau
perpetuel de nos esprits, & la
crainte qu'est cē sinon vne ter-
reur que nous auons des choses
qui nous desagrent? Comment
est-ce donc que celuy pourra vi-
ure heureux qui a logé chez soy
ces deux hostes importuns, a sça-
uoir le tourment & la frayeur?
Ah vraiment on le doit iuger
plus miserable, d'autant qu'il ne
s'afflige seulement, mais aussi fait
parler ses voisins embouchez par
l'enuie, & ayans le nez en guise
d'un Rhinocerot: car il n'est rien
de plus laid, ny de plus vitupe-

nable en vn homme, que de se
tourmenter desmesurement. Se-
ra-il doncques dict que le corps
ayant quelque deffaut soit des-
prisé, sans que l'esprit qui man-
que en quelques endroicts soit
de mesme predicament? Non en
verité: mais plustost ces fautes
meritent de plus seueres chasti-
mens, parce qu'elles logent en
l'ame, qui surpasse le corps en
perfection. Que si vne douleur
trop violente est blasmable, pour-
quoy ne courra mesme fortune
celuy qui s'abandonne à ce vil &
abominable monstre? Car ainsi
qu'en nos discours vn propos ti-
re l'autre, de mesme celuy qui se
laisse emporter à vn erreur, atti-
re vn monde de miseres à soy, &
r'égrege sa hôte de iour en iour.
Or quoy q se soit ie ne veux pas
qu'o m'estime reietter la douleur
en

en toute façõ bien q̃ ie refiste à la violence, car l'hõme a dequoy se douloir & (cõme dit Crātor) soit qu'on coupe, soit qu'on arrache quelque partie du corps, le sentiment y doit loger : veu q̃ ne s'es-mouuoir aucunemēt est vn indice remarquable d'un hõme sau-uage, ou d'un qui est merueilleu-semēt hebeté. Mais nous cõbatõs seulemēt ceste douleur, à fin que nous n'encouriõs plus grād blas-me d'autre costé: car de mesme q̃ celuy qui ne se trouble de rien semble sortit hors des gēs de l'hu-manité, qui tesmoigne bien sou-uēt sur les derniers sospirs cõ-bien la mort luy est ennuyeuse, aussi celuy qui s'attriste à l'extre-mité sēble s'oublier luy mesme & vouloir faire son cas à part, sans esprouuer ce qui est cõmū à tout le reste des hõmes. Surquoy nous

pouuons estre asseurez que ceux
errēt lourdemēt, qui refusent ce
que les autres experimētēt ordi-
nairemēt, ou qui ne cognoissent
le chemin qu'ils doiuent suyure, &
celuy dōt il se faut destourner, ce
qui est veritablement remis à la
prudēce, qui doit assister, & con-
duire les actiōs & les affectiōs hu-
maines. Or celuy qui se plaint ex-
cessiuement resiste à ceste diuine
vertu, veu qu'il ne s'abādōne seu-
lemēt au regret sans profit, mais
aussi se despourueoit de son bon
iugemēt: car où sera la raison si la
douleur cōmāde? où sera la con-
stāce si l'hōme se laisse emporter
à la fāscherie? bref en quel lieu se
trouuera l'humanité si s'oubliāt
d'estre homme il se debat contre
la mort, & la veut priuer de ses
droits. Mais n'est-ce pas vne
grād folie d'estimer n'estre point
obligé

obligé à mesme payement, dont s'acquitte si volontiers le reste des hommes: car qui ne sçait la proximité & ressemblance que nous auons les vns avec les autres, laquelle si nous nions, il n'y auroit aucune raison que l'un assistast l'autre de son cōseil, ou de sa faueur, ou le deffendist de l'agression de ses ennemis: ce que voyans arriuer au cōtraire, nous iugerōs celuy qui ne suit ce grād chemin, homme cruel & desraisonnable: car en verité nous ne sōmes ny de marbre ny de bois, & y a en nous quelque estincelle de pieté qui nous auoisine des dieux, logeant en nos ames la volonté de secourir nostre semblable. Parquoy il semble que nous portions en naissant ceste particularité, qui est que voyans vn homme fort affligé nous en auōs

compassion, & le secourons si les
moyens y sont, parce que nature
nous aduertit tacitement de luy
faire du bien, de mēme que si
pareille fortune nous arriuoit
nous en requerrions à autrui.
Doncques si nous nous doutons
de ce qui nous peut mesconten-
ter, pourquoy nous destordons
nous si fort lors qu'il est surue-
nū? & comment ne confessons
nous que l'homme est subiect à
ces inconueniens? ô que celuy
fait bien mieux qui se iuge hom-
me, & n'estrange de soy rien de
ce qui cōcerne l'humanité. C'est
pourquoy si nous ne croyōs plus
autremēt, que tous les maux ne
soyent propres de l'homme, sans
doute nous sortirons d'un pro-
fond labyrinthe, & ne serons sub-
iects à tāt d'importunitēz, d'au-
tant que nous demeurerons fer-
mes

més à penser que tous les accidens sont à supporter, & qu'il n'y a rien qui puisse du tout abbarre l'esprit de l'homme. Ce qui se fera si nous ne nous chatouillons aucunement, & sommes logez à l'ẽseigne de la verité: d'autant que c'est elle qui nous accomplit, & nous dispose mieux à patience, & aux actions d'honneur, veu qu'estans esclairez par icelle nous n'estimõs riẽ de beau qui n'estienne de la raison, & ne souhaittõs rien que ce qui nous peut apporter vne vraye & solide loüange. Mais certes ie marche en cecy trop laschement, voyant que la carriere est belle pour donner course à mon oraison: il est vray que ie sembleray effronté, si quittant les remedes singuliers à la disposition des esprits, ie m'esgayc tout seul, &

m'arreste à me plaire particulièrement. Nous auons donc cy deuant dict combiẽ il falloit escarter vne douleur desreglee, comme engendrât beaucoup de malheurs, & point de biẽ: mais ie ne trouue aucune douleur aux contrarietez des raisons qui sortent d'vn subiect qu'on dispute, veu que si cela estoit ie me deporterois autrement, & ne m'engagerois en lieu d'où à peine ie me pourroy despestrer. Or pource que la chose va autrement ie maintiens qu'on se doit forcer soy-mesme, & faire contrecarre à la douleur: car soit que nous songiõs à nous-mesmes, ou à nos amis, ou à l'opinion du peuple, nous trouuerons que cela est de nostre deuoir: mais si nous passons aux trespassez, d'où pouuõs nous coniecturer que ces plain-
tes

tes leur agreent? veu principalement que cela ne leur porte aucune commodité, & au contraire nous incommode extremement. Qu'est-ce donc qu'ils souhaitent de nous? rien plus sinon que nous les honorions de nostre souuenance:

Que personne ne me regrette,

Point de larmes ie ne souhaite,

Disoit Ennius, & pourquoy?

Parce que ie vy dans les cœurs,

Et dans les bouches de plusieurs.

A quelle raison refuse-il donc d'estre regretté, sinon pour la consideration de la gloire, qu'il estimoit auoir acquise en viuât? Pour ceste occasion iugeons que nos plaintes sont fascheuses aux trespassez, & qu'ils ne requierēt rien de nous, fors cela que nous souhaittons à nous mesmes, qui est la loüange & la memoire de leur vertu, laquelle si nous pou-

Le mespris

uions immortaliser par nos discours, en cela nous aurions de quoy obliger les morts. Mais ne deuons nous trembler de ce que les sages assurent, que celuy qui se prostitue tellement à la douleur, qu'il ne s'en peut despescher, ne redoute aucunement la diuinité: ce qui est vne grande impieté de recognoistre si peu ceux auxquels nous sommes redevables de nostre bien. Au contraire ceux qui ont obey au commandement de leur superieur, & presté volontaire consentement à son vouloir, ont esté durât leur vie signallement respectez, & morts ont esté comblez d'honneurs & de loüanges. En quoy ceux ont eu de l'aduantage, qui arrestez au seruice de Dieu, se sont adonnez à viure vertueusement, & à secourir leurs semblables.

bles. Et veritablement nous voyons que ce qui trouble plus nostre vie, vient du mespris de la diuinité, ou du peu de compassion que nous auons des affligez, ou de l'Adieu que nous auõs dict à la vertu : si bien que nous souhaittons ce que nous deurions detester, & sommes portez entre les rochers qui font periller nostre reputation. De là vient la cupidité insatiable, d'où est sortie non seulement la perte de beaucoup de personnes, mais aussi la ruine des familles & citez florissantes. C'est l'alambic qui a distillé la discorde, l'embusche, & la rancune, & d'où sont coulez mille meurtres & assassinats. C'est l'hydre qui a produit tât de douleurs qui se sont obstinees cõtre nostre repos. Ce qui arriue d'autre sorte aux bons, & à ceux qui
font

font estat de la vertu : d'autant
qu'obeissans à la diuinité, ils ba-
stissent tout leur bien sur icelle,
n'offencent aucun, & prodiguēt
mille faueurs & courtoisies à tout
le monde, ne se faschent de rien,
& ne souhaitent aucune chose,
ayans desraciné de leurs ames le
vice, & le desir desraisonnable
qui les conduisoit en l'aby sme de
l'erreur. N'estimerons nous don-
ques ceux qui ont tellement ves-
cu, que de s'estre contentez eux
mesmes, auoir agréé aux dieux,
& profité aux hommes, & meri-
té d'estre honorez de nos ance-
stres ? veu mesme qu'un Poëte
leur a osé promettre la iouys-
sance de l'eternité avec les dieux
immortels, Non point que pour
cela aucun doie iuger les corps
auoir esté attirez de la terre, par
l'Aymant du ciel, veu que c'est
vne

vne folle persuasion, d'autāt que la terre ne peut souffrir que ce qui est sien se voüe ailleurs : mais on se peut aſſeurer que les eſprits de ceux qui ſe ſont rédus remarquables par des actes inſignes & genereux, ſont enleuez au ciel, & ſoulēt la lueur des aſtres ſoubs eux. Ce que nous pouons iuger en la perſonne du fondateur de noſtre ville, qui a eſté transporté au ciel, & rangé entre les dieux, pour auoir fait vn ſi bel ouurage que celuy de noſtre cité : & ceſt hōneur luy a eſté deferé, lors que les hommes conſommez en ſçauoir diſcernoyēt le fardé du naturel, & le vray du faux, en telle ſorte qu'on ne doit penser que rien les puiſſe auoir fait brōcher au iugement de la verité. Mais en ce que Romule eſtant mortel eſt paruenue non ſeulement à l'im-
morta

mortalité, ains a receu qui plus est l'ordre de la diuinité, cela luy est commun avec plusieurs autres, que les memoires des anciens accoustrent de mesme pareure. Ce qui est aduenu premierement en Grece, puis nous est heureusement escheu: car Hercule, Liber, les deux enfans de Lede, & plusieurs femmes qu'on a diuinisé, ont esté la geniture des hommes; & hommes aussi: mais pource qu'ils se sont estudiez à la vertu, & ont frayé le chemin de bien viure aux autres, ils ont esté mis en la liste des autres dieux. Et mesmes ceux que nous nommōs dieux supremes, & plusieurs autres qui iouyssent de la diuinité, ont pour origine la terre, & le ciel pour eternelle demeure. Mais ce qui me pousse plus à estimer que cela soit, c'est qu'on voit

voit tant d'hommes d'honneur
& de sçauoir, qui en ont parlé si
aduantageusement, qu'il semble
que leurs paroles tirent leur es-
sence de la verité. Aussi qui sera
ce fol, qui assignera autre lieu à
ceux qui viuans innocemment
& sans reproche, se sont appariés
aux Dieux, que celuy d'où ils œil-
ladēt la terre? Et puis que l'esprit
de l'homme est si subtil; qu'il ne
dresse son vueil ny son vol qu'en
haut, osera on priuer du ciel ceux
qui se sont efforcez en toute fa-
çon d'approcher de la diuinité?
Quant à moy i'estime qu'ils doi-
uent estre logez plus honorable-
ment, d'autāt plus qu'ils ont de-
uancé les autres en vertu: car qui
a esté plus fort ou plus aduisé
qu'Hercule? qui s'est moins abā-
donné aux delices que luy? & qui
a dauantage traouillé pour deli-
urer

urer la terre de l'importunité des monstres? Qui sera donc celuy qui luy refusera le ciel? veu que sa loüange se perpetuera dans les ames bien nees, & le cor de l'immortalité entōnera pour iamais la merucille de sa vertu. Il y en a plusieurs autres qui ont esté poussez de ceste ambition, & ont tellement obligé les hommes, & serui les dieux, que ny les statues, ny les flestrissans chapeaux de triomphe ne sont capables, de guerdonner ce desir d'honneur, qui les a poussez à choses vertueuses, & fait mespriser le delice, l'oyfueté, & la vie mesme, pour trouuer le comble de la gloire. Et en cela ie trouue autant de iustice, comme il est raisonnable que les logis des bōs & des mauuais soyent marquez diuersemēt apres la mort: car nos predecesseurs

seurs ont tousiours creu que les dieux veulent mettre vne grande barriere entre les belles ames, & celles qui se sont agreees en ce qui leur desplaisoit extrememēt. Que si le vulgaire estoit abreueuē de ceste opiniō, bon Dieu que nous en verrions renoncer à leur meschanceté, sçachans que les mal viuās sont mis à l'hospital, & les bons logez dans le grand Palais, pour estre du cōseil avec les dieux. Car les sages que nous auons mentionné n'ont donné mesme quartier à tous, mais ils ont assigné la voirie & les cachots aux impies, & donné bullette pour le Ciel aux esprits nets & purifiez, ou à ceux que le sçauoir a rendu recommentables à la posterité. Que si cela est nous deuons estre curieux de loger avec ceux qui sont si bien domiciliiez:

ciliez: à quoy si nous voulõs mettre la main (comme i'estime que ceux qui s'ayment s'y trauailleront) nous tascherons à nostre possible de fuyr les Carybdes, qui ont englouty les mauuais maistres, suyans vne route dangereuse: veu qu'il n'y a homme tant idiot qui iuge la diuinité n'ètrer en cognoissance de toutes choses, ou trouuer bõ ce que les hõmes mèsmes qui ont quelque sentiment trouuent du tout insupportable. Car y a-il rien de plus sale que la volupté? de plus horrible que l'auarice? de plus execrable que la cruauté? & toutesfois ces choses bien qu'elles triomphent de plusieurs, si sont elles aussi peu propres de l'homme, comme il n'y a rien de plus propre à iceluy, que de souhaiter toutes les commoditez pour
foy

foy-mesme. Et en cela nous deuons corriger nostre naturel, qui recherche bien souuēt des choses directemēt opposées à la vertu : ce qui arriuera facilement à celuy qui pourpensera l'yssue d'un bel exploict, lequel il formera plus allaigrement s'il entretiēt en soy ceste pensee. Ainsi que nous voyōs arriuer communement à ceux qui prisent tant l'honneur & la gloire, que le travail & la peine nē sont que le mespris de leur generosité, qui les expose à mille hazards pour le bien de la chose publique. Car vn esprit qui aspire à la grandeur & se repaist de loüange, est communement appasté de l'esperance du profit & de l'hōneur. Ce q nous remarquons non seulement aux poursuites de haute lice : mais aussi voyons ordinairement

1101

aux

aux affaires de moindre estoſſe:
veu que volontiers ceux qui ſe
delectēt à la courſe ou à la chaſ-
ſe, bien qu'ils ſoyent recreus &
preſque demy morts (ſ'il eſt loiſi-
ble d'ainſi parler) paroiffēt neāt-
moins allegres & diſpoſts à tou-
te heure. Mais de grace voyons
combien les eſprits ambitieux
de l'honneur ſe trauaillēt en no-
ſtre cité, & toutesfois il n'y a au-
cun qui ſe confeſſe haraſſé ou rō-
pu du trauail. Il faut dōc eſtimer
que ceux qui n'ont pour ſubieēt
que la vertu, & pour but que la
gloire, ne deuiennent recreus en
trauillant, ou ſi la peine eſt ex-
ceſſiue en telle ſorte qu'elle doi-
ue faſcher, ne ſ'en eſmeuēt au-
cunement, moyennāt qu'ils pro-
fitent à leur patrie, & ſe rendent
au ſein de l'immortalité, à laquel-
le ſi quelqu'un aſpire, & meſure
ſon

son bien par ses biens-faiçts, il ne
desprisera iamais les diuins hon-
neurs deferez à ceux qui se sont
voüez à la vertu. Car en les de-
sprisant il sembleroit faire peu
d'estat des dieux mesmes, qui se
sont mis en pareil degré, & con-
tentez de semblables honneurs.
Aussi on recognoist tât de iuge-
ment en ceux qui se sont rangez
à la saine opinion, qu'on estime-
ra tousiours la raison auoir esté
la seule guide de leurs actions.
En quoy ceux de Sparte me sem-
blent estre louüables, qui ont di-
uinemēt honoré ceux qui mou-
royent au liçt d'honneur pour
l'aduancement de leur estat. Et
les Atheniēs doiuent-ils pas estre
couchés en ce rolle, qui ont ran-
gé Codre leur Roy entre les
dieux, pour auoir preserué ses
subiects de toute violence & ho-
stilité?

stilité? A ceste occasion ceux là
sont à estimer qui sont frappez à
ce coing, que de croire l'honneur
de la diuinité auoir esté decerné
principalement pour en hardir
ceux qui sont zelez enuers leur
patrie: veu q̃ la vertu ne se paye
que de loüange, & n'y a rien qui
passionne plus les courages que
l'attente de se rēdre honorables.
En quoy les Grecs ont esté bien
persuadez qui ont plusieurs des
leurs enrollez en la Kyrielle des
dieux, les vns desquels sont fres-
chement couchez en l'estat, les
autres de long temps se sont ac-
quis ceste preeminance. Je ne dy
pas cecy pour me rire de ceste
multitude, veu que ie les honore
infiniment: mais à fin de despol-
trôniser ceux qui orront le recit
de tant de gēs de bien qui iouis-
sent de ceste souueraineté: veu
qu'il

qu'il n'y a rien de si galant que
se pousser à l'immortalité, pour
laquelle ceux qui ont appuyé no-
stre grandeur se sont hazardez à
vne infinité de perils apparés, &
laquelle (s'il nous est permis de
nous ranger à la particularité) il
n'y a personne qui ne doive sui-
ure à toute bride. Mais combien
est-ce que le vulgaire honore les
temples, & sur cest honneur viét
à cōsiderer que ceux qu'on ado-
re sont enfans de la terre, empor-
tez au ciel sur les ailles de la ver-
tu? Aussi ne se faut-il estonner de
voir la deuotion, de laquelle on
est porté enuers ceux, qui ont
pour autheur de leur estre quel-
que Dieu ou deesse. Car de mes-
me que cest honneur est saint
& iuste, de mesme doit-il estre
sans scrupule: veu que le deuoir
porte que ceux là soyent dieux,

qui tirent leur origine de quelque diuinité. D'autre costé veoir vn homme de parentage mortel estre fait dieu, porte vne merueille, & vn raisonnable doute à plusieurs, nō point que si on veut dignement recōpenser leur merite moindre guerdon leur soit deu: mais à cause que nous donnons tant d'aduantage à la vertu, que la nature semble estre alteree & metamorphosce. Et voilà dequoy se plaignent plusieurs grands personnages, & qui sont en estime de sçauoir beaucoup, ausquels on a satisfaiēt en leur remonstrāt que la vertu ne change point la nature, veu que cela ne peut arriuer sans la corruptiō de la nature premiere: mais que tout demeurant en son estat, l'esprit qui tient de l'immortalité prend le haut, & se vient percher
sur

sur la branche de la diuinité, & le corps naturellement mortel demeure engagé à la terre, sans pouuoir changer de parure, ou iouër autre personnage. Mais pource que nous sommes tombez sur ce propos sans laisser rié derriere nous, il ne faut oublier que les vertus ont esté diuinisées. Ce qui vise tout droict au bien public, à fin que les hommes voyans les vertus montees à ce degré, estimēt qu'e vſant d'icelles pareille recompense les attend. Surquoy ie trouue l'imitatiō estre profitable: veu que plusieurs se voüent à ce dont ils voyent que les autres tirēt du contentemēt. Et de là vient que beaucoup de personnes se voulās rendre conformes à ceux qui ont esté les lumieres de leur aage, bien souuēt se perfectionnēt en

chose, qu'ils n'auoyent auparavant excogité. Que si cela vient à prendre pied, & estendre ses racines, celuy qui s'est deporté en ceste sorte experimente vn bien indicible, d'autât qu'il n'est rien de plus certain que toutes les merueilles retirent leur cōmencemēt de subiects foibles, qui se renforcent avec vn long & laborieux exercice. Que si aucune chose nous agree, ie ne voy point que nostre esprit puisse mieux estre satisfait qu'en embrassant la vertu: veu qu'elle est mere des bonnes mœurs, & maistresse des actions de la vie, laquelle estant biē prouignee, ne peut que rapporter les beaux fruidz de la iustice, de l'hōneur & de l'integrité. Mais puis que les autres nations ont en reuerence les vertus, & les tiltret de diuines qualitez,

litez je ſçauroy volontiers pour-
quoy les *Ægyptiens* idolatrent
les beſtes, & leur ont vne parti-
culiere deuotion. Ceux de *Syrie*
peuuent biẽ adorer quelque poiſ-
ſon cõme gens ruſtiques & bru-
taux; mais il ne me peut entrer
en l'imagination, de quelle ſorte
les *Ægyptiens* inſtruits en tou-
te ſcience ſe ſont laiſſez ſaiſir à
ceſte erreur. Comment donc les
bœufs, chiens, loups, chats, & poiſ-
ſons ſeront nos dieux: & ces ani-
maux que nature a créé pour no-
ſtre ſeruiſe nous commanderõt?
ces animaux di-je qui ſont ſales,
& vilains en toute extremité, ſe-
rons nous ſi ſots de parangonner
aux dieux, des mōſtres de la ter-
re, tels que ſont les *Crocodils*, les
aſpics, les ſerpẽs, & mille eſtran-
ges & prodigieufes beſtes? que
ſera cela ſinon engendrer vn de-

fordre en nature, & iouier le monde renuersé? He quoy voyans la brutalité, la barbarie, & la ferocité de ces beaux diables, oserons nous defendre opiniastrement la monstruosité de cest erreur? N'est-ce pas aussi vne grande sottise de l'Ægypte d'auoir deifié les aux, les oignons, & les autres fruiets qui sortent de la terre? veu qu'il n'y a homme si barbare, ou idiot, qui ne gausse ceste insensible diuinité. Quāt à ce que nous autres Romains portons honneur aux pluyes, horrees & orages nos peres l'ont ainsi voulu: de forte que penser abolir ce qu'ils ont raisonnablement institué, & que l'usage a cōfirmé, seroit vne grande & remarquable impiété. Mais certes nous ne pouuons que nous n'accusions les Grecs, de ce qu'en leurs escolles & maisons publi

publiques ils ont voüé quelques solénitez aux Cupidōs & amou-
réaux. Parquoy ie scauroy volō-
tiers à quoy sert ceste dedicace
aux escolles, où quel profit on en
peut tirer : d'autant qu'il y doit
auoir de la raison, & considera-
tion aux choses diuines, en sorte
qu'on n'y puisse remarquer au-
cune lascheté ou vilainie, cōme
on fait en quelques diuinitez
triees sur le volet, & fantastique-
ment forgees, qui sont l'abomi-
natiō du ciel, l'ordure de la ter-
re, & le scandale de la vertu. Or
touchant ce que nous auons dict
des preud'hommes, il ne se faut
persuader autre chose, fors que
la vertu les rend venerables, &
d'hōmes les fait deuenir dieux.
Et de vray, ie ne dy pas eecy de
mateste : car ie ne voudrois ha-
zarder ma reputation pour re-

chercher la dignité de la vertu,
mais voyant que plusieurs aus-
quels beaucoup de temples sont
dediez aux villes & aux champs,
sont venus à ce rang, nous som-
mes necessitez de suiure ceux
qui nous ontourny de si beaux
preceptes pour exercer honne-
stement le cours de ceste vie. Car
nous auons de trop bonnes gui-
des pour nous fourvoyer, & som-
mes assurez, qu'en les suiuant
on ne s'adressera point à nous,
mais on les semondra de porter
raison d'une si belle raison: veu
mesmement que c'est vne sain-
cte ordonnance de rendre sacree
la memoire de ceux, qui viuans
se sōt sacrifiez à la vertu. Et nous
autres mesmes serions bien in-
grats, si nous couurions d'un in-
iuste silence la gloire des person-
nes, qui semblent deuoir estre de
la

la partie. le ne dy pas cecy pour
toy seule, ma chere Tullie, que la
vertu, la prudence, le sçauoir, &
la chasteté immortalisent assez,
mais pour tous ceux aussi que
nous auons peu voir marcher
sous mesme corniette, ou que la
postérité cognoistra dignes d'e-
stre pareillement salariez. Or
maintenant ie veux venir à toy,
vie de ma vie, que ie n'estime pas
auoir entieremēt perdu, lors que
ie viens à ramenteuoir tant de
belles vertus qui t'ont fait en
tout temps si fidelle escorte, qui
t'ont marquee aux cayers de l'e-
ternité, puis en leuee au ciel pour
y paroistre au milieu des astres
plus esclatans. Vraymēt tu n'es-
chaperas poit de la memoire des
hommes, tandis que les memo-
ires de tes perfections dureront,

lesquelles estans l'accomplissement de la terre, te porteront hardiment dans le sein de l'immortalité. Doncques ie n'estimeray iamais auoir satisfait à mon deuoir, si ie n'honore d'un bon office les agreables offices dont tu m'as chargé, & ne gratifie de mes louanges l'embellissement que ta patrie a receu de toy. Dequoy ie iouyray aisement, t'ayant choisi vn lieu sacré, où la deuotion ne manquera iamais à ton merite. Que si ie retire mon contentement de cest ouurage, ou rapporte de la louange de ma paternelle affection, elle me sera tresagreable. Car dequoy m'eslouyroy-ie d'auantage, que de plaire à celle que i'aime, & honore pour le merite qui l'accompagne, puis que nos ancestres ont fait si notable largesse

gesse de leurs faueurs, à ceux que la preud'hōmie auoit incessamment assisté. Que si iamais aucun animal a merité de paroistre avec la liuree de la diuinité (cōme les Ægyptiens ont voulu, bien que cela ne vaille rien) ou bien si la lignee de Cadmus, d'Amphitriō, ou de Tyndare semble se deuoir rendre au Ciel, il n'y a moins de subiet en nostre fille d'estre haut esleuee. A quoy ie ne faudray point, ains t'imaginant avec raison l'idee de la bōté & doctrine, rangee entre les dieux d'un general consentement, ie te dresseray vn lieu où tu seras eternellement adoree. Tu verras donc en combien d'hōneurs, & de loüanges multipliera le tēple qui t'est dedié, & lors tu seras biē aise que ie me sois acquité de mon de-

voir, & deschargé de ma douleur. Car tu n'ignores pas ma constance, qui a tellement combattu le sort (qui m'auoit chassé de ma terre, & priué de mon autorité) que ie suis demeuré maistre du champ de bataille. Mais comment est-ce que ie me suis opposé à la multitude de mes ennemis, que i'ay rembarré, rompu & fracassé en rât de fortes, qu'il n'y a homme entédu aux affaires de nostre cité, qui ne soit abreuué de ma resolutiõ? Or voicy le coup de la partie, voicy le dernier essay, voicy le dixiesme flot qui m'éporte, voicy ma Tullie mourante qui m'accable: car considerant la perte que i'ay faite, ie ne peux dire à la fortune sinon ie le quitte, tu as gagné, eu esgard à ce desastre mortel, qui rauage si
sensible

sensiblement l'estat de mon ame.
Toutesfois ores que tant de bra-
ues personages m'ayēt appris à
me deffendre, ie m'escrime fran-
chement contre la douleur, &
porte vne si notable allegresse
dans mon esprit, ayant dressé ce-
ste deuotiō à celle que i'aimois,
& que i'honore maintenāt, la re-
cognoissant diuine, que ie me
perds parmy le labyrinthe de
mes pensees, & appends la des-
pouille de la fortune au temple
d'vne si glorieuse victoire. Puis
donc que tu as si bien secondé
mon esprit (ô ma seconde ame)
& m'as aydé à faire le narré de
tes loüanges, maintenant que tu
es retirée de ceste bassesse, ne
m'abandonne point, ainçois
ayant tousiours l'œil sur moy,
conduy ton pere mourant en
lieu

Le mespris des tristes accidens.

lieu où il puisse iouir de ta veüe,
& de tes agreables discours, à
fin que tu sembles te reuencher
de mes courtoisies, & i'aye plus
d'heur en ce nouveau rencontre
que ie n'ay gousté d'amer-
tume en ton fune-
ste despart.



LE





REGLEMENT DE L'AME.

*Composé par Pierre Dauty
Tournonnois.*



ELVI qui presom-
ptueusement se
pousse au rang des
Catons, & veut
contrefaire le se-
uere, fronçant le sourcil, & remas-
chant toutes choses, ne doit esti-
mer estre aduoué de moy pour
vn des piliers de sapience: car en
verité ce n'est qu'un balon enflé
de vent, qu'un colosse sans iuge-
mēt, & vn Batte empierré, prest
à don

à donner indice de la folie, veu
 que ce n'est pas le tout d'auoir
 la parade de resolutiō, si le cœur
 ne s'y porte librement, & ne s'est
 afranchy de toutes dangereuses
 apprehensions. C'est le but de la
 vertu que de reposer en soy-mes-
 me, & n'affecter trop curieuse-
 ment la recherche d'une ame
 Stoique, & sequestree des humai-
 nes affectiōs, le plus beau de
 l'ouurage c'est de se croire hom-
 me, & n'est ranger point l'humai-
 nité de soy. Ce m'est vn creue-
 cœur inestimable de voir ces An-
 risthenes particuliers, ces singes
 Platoniques, ces paroīs blāchies
 avec vne froide mine charlater
 le peuple idiot, se glissans en l'o-
 pinion des gens de bien, plus par
 hazard que par conduite, plus
 par reputation que par effect, &
 plus par hipocrisie que par sīnce-
 rité.

rité Remarquez leurs actiõs ex-
terieures, il n'est riẽ de plus arre-
sté, Mome n'y a que reprendre,
les censeurs y manquẽt de Mer-
curiale, le peuple ne repaist son
ame que de cest obiect, l'ignorãt
l'admire, le sage luy fournit de
louanges: mais tirons le rideau,
quelle tempeste ne se descouure
en ceste mer orageuse? quelle di-
uersité ne s'y rencõtre? quel vent
ne l'heurte, quel ciel ne se despice
contre elle? quelle Heleine ne
luy rait l'assurance du calme?
l'herbe n'abonde tant aux prez,
& tant de ruisseaux ne s'escoulẽt
en la vastitude de l'Occeã, com-
me ces caboches retifues, ces as-
nes reuestus en lyon, ces bau-
douins contrefaiets ont de flots
diuers en la poictrine, où les Al-
cyones ne chantent iamais, & les
Dauphins battent ordinaiремẽt
de

Le reglement

de la queue, leur ame reçoit deux contrarietez, la gloire est le mespris de leur austerité, & ce mespris toutesfois est l'ambitieuse queste de la gloire, la vanité maîtrise ces esprits alabiquez, & ce pedantisme porte en soy plus de saleté que la glorieuse ambition de l'homme qui n'appartient qu'aux ames bien nees, & aux esprits espurez de toute sottise. Ceste recherche est digne d'un bon iugement, & qui se veut pousser outre le vulgaire sans ramper parmy la poussiere menue, ou demeurer parmy la sordide lie & les excremens populaires, ie n'aime rien ceux qui se parquent dans vn vaisseau d'argille, & qui mesprisent le gobelet, s'aidans du creux de la main, ceux qui donnent leur or à deuorer aux ondes me scandalisent entierement, & ie ne suis
poussé

poussé d'un moindre courroux à
l'endroit de ceux qui pour paroî-
stre philosophes se pochent les
yeux. Ce sont des folies si grâdes
que si la vanité venoit à se per-
dre, elle se retrouveroit en ces ri-
dicules actions, dignes des hauf-
sebecs d'un gausseur Democrite.
Platon n'est diuin que pour estre
attrempé, & ne rechercher aucu-
ne extremité, & le Philosophe
Romain s'est acquis ce titre par
ceste qualité de modeste, il faut
voler entre deux airs, disoit le
pere ingenieux, au presôptueux
Icare, la moyenne region est la
plus assurée.

De celuy qui s'est arresté

D'aimer la mediocrité.

Iamais la maison n'est haye

Faisant perdre coup à l'enuie.

*Il en faut vser de la façon pour
viure honnestemēt, & n'habiter*

sous

soubs la zone torride, veu que le climat temperé est tousiours le plus souhaitable. Nous ne sommes pas des Marfyes Apuleyens, s'aggreans en l'horridité de leur vesture & façon, & trouuans de la taxe en la gracieuseté. Ceste sauuagine est du tout expulsée par la ciuile conuersation autorisée entre nous par le moyen de la raison, depuis que les Bardes & Druydes nous ont laissé la guy pour reste de toutes leurs ceremonies barbares. Je ne dis point aussi qu'il ne faille s'asseurer entierement, mais non à la vieille Gauloise, & suiuant le naturel de nos peres audacieux, que le Monarque de l'Asie ne trouua redouter autre chose que la cheute du ciel. Ce sont des Rodomontades Espagnolles, aussi temerairement conceuës que legerement

abba

abbatues, & qui n'attendēt que vne ruine aussi soudaine que le dessein en est inconsideré. Car le sage doit estre retenu en ses actions, sans heurter sa maturité contre les escueils de la vitieuse extremité, vn seul point doit faire cōtrecarre à toutes les oppositions de ces signes dangereux, qui est d'y remedier à tout en tāt qu'homme, & de supporter tout en tant que raisonnable. C'est vn des beaux expediēs de la sagesse humaine, q̄ de ne s'altérer point, & toutesfois n'estre aucunemēt passionné sent sa piece de bois, ou la personne nourrie entre les monstres au milieu des plus solitaires deserts de l'Afrique. Il y a tousiours quelque chose qui nous afflige sensiblement, & qui nous touche l'ame: & de nier ce premier mouuement est se degrader

de

Le reglement

de l'humanité: mais ceste violence a les racines peu fortes, & s'arrache aisement avec l'assistance de la naïve philosophie, & d'un jugement arresté. Ce n'est donc à nous de nous faire impassibles, veu que c'est l'extirpation de l'ame qui a les sentimens prompts & soudains, & peu subiects à la mesellerie. Aussi d'estre irresolus c'est estre comme la feuille sur l'arbre, ou le nauire sur la mer, s'assubiectissant à autant de varietez qu'il y a de sable roulāt dās ceste profondeur, ou d'ondes esmeuës à la bouffée du moindre vent. C'est donc la mediocrité qu'il faut suiure; c'est le niveau des beaux esprits, la regle des iugemens solides, & la guide des ames vertueuses: à ce but mes amis à ce but, il n'y a danger ny de chopper ny de broncher, le che-
min

min est agreable, la couruee est peu penible, & la route est tres-assuree. Et en recherchant ceste belle qualite ne mettons point cuire sur autrui, & ne pendons pas de la bouche de ceste beste à cent testes, car ce seroit excéder les termes de la vertu: mais viuons pour nous, & à fin que nostre exemple, serue à la posterité, qui comblera assez nostre merite de loüiages, sans que d'ailleurs nous les allions curieusement rechercher & puiser, n'estimant rien de bon, fors ce que le vulgaire cognoist & approuue:

Je hay le profane vulgaire,

Et son discours ne me peut plaire.

Car la prudence consiste assez de soy sans estre estanconnee par les lāgues d'une mesconnoissante multitude, qui iuge plus temerairement que sagement, &

allup
parle

Le reglement

parle plus souuent par cœur & par aduis de pays, que par science & cognoissance de cause.

La vertu paroist immuable,

Et son honneur est perdurable,

N'haussant ou abbaisant la voix

Au gré des vulgaires abbois.

Non point que ie vueille du tout reietter vne ambition honeste, qui est de se faire cognoistre aux gens de bien, non tant pour paroistre avec la liuree de la vertu, & garder d'estre plôgé dâs l'oubly, (ce qui toutesfois est seâr & tolerable) mais à fin de se regler selon iceux, corrigeant les defaux qui logent en nous, qui ne nous perfectionnons que par la frequentation, & ne sommes accomplis qu'en imitant ce qui approche du fest de la vertu, ce que nous pouuôs cognoistre par la suggestion de la raison, par la
quelle

quelle Socrate disoit les hōmes
estrecogneus de mesme que les
vases, par la responce de leur tin-
tin & resonnement. Et en tout
cecy la prudence est nōstre mai-
stresse & regente de nos actions,
parmy lesquelles est mēsee la
diuinité, veu que

Aux lieux où loge la prudence

Les dieux ne manquent de presence.

Or ceste prudence ne s'aquiert
parmy la delicateſſe des embras-
semens, parmy les ieux & les
bals, maniant l'amour avec quel-
que courtiſane roſce, pour puis
après planter de beaux pēnaches
sur le moule du chapeau des pau-
ures hārens fors, qui ſe cōſumēt
à la venē de leur Soleil, bien que
es hommes de ceſt aage trouuēt
e l'accortife & de ſage conduite
ceſte meſchāceté. Elle ne ſe
ncontre auſſi que parmy les

armes, veu que l'estat militaire
 n'est bouffy que d'insolēce & de
 temerité. Ceux qui manient la
 police ou les affaires d'estat, ou
 ceux qui fourrent leur bourse de
 peur du froid à venir, ne l'hoste-
 lent point chez eux, & toutes-
 fois tous ceux-cy la peuuent re-
 ceuoir, veu que bien souuent elle
 se gaigne par la maluersation
 d'autrui, & bien souuent s'esta-
 blit en vne ame abandonnee &
 perdue, ainsi que le sainct Elme
 paroist aux pilotes sur la pointe
 du desespoir. Ce n'est pas tout de
 dire c'est vn sage mondain, il fait
 biē ses affaires, sa maison est bien
 reglee, il est honneste hōme, ma-
 dré, vaillant, bon courtisan, &
 bien aduisé, ha tous ces termes
 ne valent rien, si par apres

Il ne craint aux choses prosperes.

Et n'espere entre ses miseres.

Vou

Vous verrez aujourdhuy quelque monsieur esleué au dessus de la rouë (sans y auoir toutesfois fiché le clou) faire du morgant parmy les siens, philosopher, bastir des preuoyances, auoir des belles résolutions, manquer de la crainte de descheoir, qu'il luy arriue quelque desastre qui le touche visuellement, il n'est rien de plus desesperé, plus esperdu, ny plus estonné, il court les rues, il se mäge les poings, il se gratte la teste, il fremist, il deuiant tantost passe, tãtost rouge, il est pire que le Cameleon ou Prothee, & iette bas tous ces beaux desseins, qui luy estoient mille fois plus confortables, & hōnorables que la perte qu'il a faicte ne luy est preiudiciable. D'autre part les Gyges heureux en leurs pretensions se ruent sur l'autre extremité,

font tant insolens & outrecui-
dez, que chasque pierre les sem-
ble valeter, chaque coing de rue
les saluer, chaque personne les
adorer, & en fin ils sont de sages
testes d'auoir si bien faiët leurs
affaires, ha que ceux font bien

*Qui durant leur grandeur portent mesme allegresse,
Qu'ils auoyent parauant en leur vile bassesse.*

On dit qu'Agatocles memo-
ratif de ce qu'il auoit esté, ne se
faisoit seruir que d'argille, & cō-
tinua ce train iusques au bord du
tombeau, sans estre aucunement
esbrälé de sa resolution par l'hon-
neur qu'on luy deferoit, ou chã-
ger de courage ayant changé de
qualité. Ceste histoire est si re-
marquable que les memoires des
gens de sçauoir ne s'en tairont
iamais, & la bouche des gens de
biē perpetuera le merite de ceste
perfection, ô que la suite de ce
grand

grand personnage nous seroit profitable, ô que nous rapporterions de l'honneur de ceste belle entreprise, si nous logions tousiours en nous mesmes, & n'extraguions tant en nos desseins irresolus, plus chargez de vanité que de vertu, plus de fumee que de feu, & plus de folie que de prudence. En verité les anciens nous ont passé de beaucoup de degrez en l'excellence de ce beau mestier, & ne nous ont laissé que l'apparence de l'honesteté, où plustost nous ont quitté le discours & l'effect leur est demeuré. Ceux de Sparte n'auoyent guieres de paroles mais leurs effects estoient si genereux que le recit d'iceux ne leur a manqué, mais nous qui ne nous paissions que de vent comme les Cameleons, bastis d'une humeur contraire auons la pa-

rolle & manquons de l'effect, semblables aux Romains sur la decadence de leur empire, où les parolles estoient plus belles qu'au temps des Scipions ou des Brutes: mais les beaux effects estoient plus rares & moins apparens, de sorte que nous auons perdu la vraye prudence, laquelle Platoniquement parlant nous conduit à bien ouurer, & sans laquelle, comme dit son disciple, il est impossible d'estre reputé homme de bien: car c'est l'œil unique de l'ame, & le vray iuge du bien ou du mal, elle dispose des choses presentes, preuoit l'aduenir, & se remembre le passé: & à si bien passé par le tamy qu'elle ne peut estre abusée de rien, & ne veut aussi leurrer personne, demeurant enfin selon Menandre maistresse de toutes choses. C'est à elle aussi à

qui

qui nous deuons recourir comme à celle qui retire nos pas du labirinthe des mauuaises pensées, & ne permet que nous esgarions parmy les vitieuses actiōs, d'elle vient la cognoissance de ce qui nous est honorable ou profitable, laquelle nous acquerons par l'vsage qui nous fait voir à l'œil toutes choses, & ne permet que l'ignorāce nous viēne aborder. En cest vsage est requise la memoire de ce qu'on apperçoit à fin de s'en seruir en la necessité, & ne mettre en espargne au besoin ce qui doit apporter du lustre à nos ames espurees par ceste bōne cognoissance. Je ne dis pas qu'il n'y aye quelques hommes naturellement retenus & bien aduisez, lesquels sōt poussez d'un bon iugement formé par la raison plus infuse qu'acquise, &

plus librement acquise que péniblement recherchée. Or en ce naturel ie ne peux estimer qu'il n'y aye quelque metempsicose Pitagorique, à laquelle ie donne ma voix des à present, ou bien au demon de Socrate soustenant que ces beaux raisonnemēs sont diuinement dicts, & specialemēt eslargis à ceux enuers lesquels le ciel & la fortune se sont voulus monstrier particulieremēt fauorables: mais certainemēt la nourriture que nous retirons en nostre ieunesse ne porte peu de profit ou de dommage, car c'est la pepiniere assuree du bien ou du mal, c'est la source de nos actions, c'est la maistresse du reste de nostre vie: Il est vray que quelquesfois la mauuaise nourriture se perd par des accidens qui ne paroissent iournellement

sur

sur ce grand theatre, de mesme
que la nature coule estant culti-
uee, comme celle de Demosthe-
ne & de Socrate, dont l'un des-
grossit le beguayement de sa lan-
gue, l'autre mit de l'eau à son
vin & trempa les mauuaises qua-
litez d'une ame errante apres les
desirs effrenez, originaiement
enclauéz à icelle. Il n'y a dōc au-
cune chose qui ne s'adoucisse ou
par l'accident ou par l'exercice
de son contraire, veu que aussi-
tost que le vice s'est emparé d'une
ame cauterizée, il ne le faut ad-
mettre comme indiuís, car ce se-
roit errer apres le fat & desespe-
ré destin, ains il se faut persuader
qu'aussi tost que nous faisons de
la raison nostre intelligence, elle
donne vne si belle forme à ceste
deformité, que sa generation ve-
nant à corrompre ce qui s'y estoit

jadis ancré, estend ses racines
tant auant qu'il est impossible de
les rompre, ou arracher par au-
cune violence : car ce chile du
commencement petit & tendre
formé comme vn Ourselet, vient
à se parfaire par le lechemēt des
belles pensees qui conduisent au
sommēt penible de la vertu, où
l'honneur est la recompense de
ceux qui se sont valeureusement
deportez. le reuiens donc à ce
que i'ay dict au commencement,
que lors qu'on iette les fonde-
mens d'vne belle resolution l'e-
difice se dresse peu à peu, & s'ac-
complit en telle sorte qu'il n'y a
rocher plus asséuré contre les
flots d'vne mer esmeuë & vio-
lencee des orages, qu'est le cœur
de celuy qui s'est roydi en ceste
maniere contre toute sorte d'ac-
cidens : mais si au lieu de ceste
resolu

resolution on veut fantastiquer
& s'amuser à l'ombre & à l'escor-
ce, on voit aussi tost dechoir ces
friuoles pretentions, & s'enrol-
ler entre les vanitez des atomes
d'Epicure. On a beau dire ie suis
Philosophe, i'entēs la raison, i'ay
leu les bons auteurs, & y ay re-
cherché la quintessence de la ver-
tu, me voyla donc habile hom-
me, non, non le faict ne va pas
ainsi, mais il faut dire i'ay pris du
iugement par la frequentation,
ie me suis exercé à la patience &
au deuoir, & m'y suis tellement
voüé que rien ne m'en peut reti-
rer à ceste heure. Ha c'est bien
arresté cela, car tu aurois beau
sçauoir plus qu'Aristote ou Pla-
ton, & estre plus subtil qu'un
Scot ou Thomas d'Aquin :
n'entendras rien à vie. Une bon-
ne sorte, veu que tes recherches

Le reglement

de ces curieux ne sont inuentees
que pour faire le galant, pour se
perdre apres dans l'Euripe par
presomptiõ, ou laisser la pantou-
fle sur le bord du montgibel par
curiosité. C'est bien vne plus bel-
le chose de ne caqueter pas tant
& faire mieux, ainsi qu'Arcefi-
laus à la visite d'Apelles, mettant
vne bource derrier le cheuet du
liet. La meilleure deuise que nous
sçaurions auoir, est à beaucoup
de faiet peu de parolles, veu que
le contraire sent sa grenoille vai-
nement coüassante dās vn bour-
bier, ou la cigalle criaillant sur
vn arbre sans rien amasser pour
sa nourriture: ou biẽ si nous dres-
sons tant de meutes de chiens
& de clabaudemēs, faisons com-
me le Lyon qui ne s'agasse iamais
envain du fouët de sa queüe, & en
ceste maniere la perfection nous
aborde

abordera si nous meilōs ces deux parties qui comprennent toute la substance de la vie humaine. Soyons donques braues Aiglerons aux rays du soleil, & attendons toutes les contrarietez, estans couuers de nostre coquille, prenans seulement l'esperance d'Alexādre, laquelle ne manquera d'heureux & agreable succez: car espointant en ceste sorte les rencōtres inopinees, quelque bien nous viēdra caresser à l'improuiste pour combler le cōtētement de nos pensees: Il est vray que de mesme que nous deuons tenir ferme aux traueses, les cōmoditez freschemēt arriuees ne nous doiuent esleuer, car puis que nous n'auōs qu'une ame il ne la

Le reglement de l'ame.

ment il la faut retenir dans les bornes de la modestie, qui se rēd tousiours vniforme sans s'alterer ou esmouuoir à toutes heurtes, & selon que les accidēs la preparēt. Or ceste modestie ne se doit aucunement affecter cōme i'ay dit, veu qu'elle perdrait son entiere naifueté, & ne doit toutesfois estre desprisee, mais il en faut verser en telle sorte que la gloire ne s'y mesle pas: car c'est ce qui s'oppose directemēt à la prudence, & faict eclypser la vertu. Il faut dōc secouër tellemēt toutes passiōs, que venans à frayer ce beau chemin, nous ne voliōs à nous mesmes par des friuoles persuasions le bien de ceste sagesse, laquelle selon Sophocle

Marche tousiours sur le malheur.

Assise au feste du bonheur.

S T A N



STANCES

D V M E S P R I S DE LA MOTR.



*Vmains qui redoutez le trenchant
de la mort,*

*Qui voudriez euitier l'ineuitable
sort,*

*Qui voudriez violer l'arrest inuo-
lable,*

Dressez mille proiets, & mille inuentions,

Et vous recognoistrez si le ciel est muable,

Et s'il a point d'esgard à voz conceptions.

Non la Parque peut tout dessus l'humaine race,

Elle nous faict mouuoir, puis apres nous terrasse,

L'accident nous moleste, & le malheur du sort

Ayant pour compagnon le trespas effroyable,

Faisant perdre ceux la qui pensent estr' au port,

D'autant qu'il est douteux, est d'autant redoutable.

Mais ce n'est que douceur d'espro:uer le trespas.

2
Du meſpris

*Eſchanger aux rubis les cailloux d'un riuage,
Et le cuiure aux ſablons, que va roulant le Tage,
C'eſt eſchanger la vie aux douceurs du treſpas.
Et de tant de malheurs emportant la victoire
Se vanter en mourant de ne ſe perdre pas,
Et de prendre ſa mort pour ſubieſt de ſa gloire.*

*Quel plaifir de courir au funebre ſeiour?
Quel heur de ſ'approcher de la lampe du iour?
Quel bien eſtant au port, de brauer la tourmente?
Quel rencontra en mourant de viure bien-heureux?
Et forçant les priſons d'une vie mourante,
Chercher pour tout iamais un ſeiour doucereux?*

*Bon Dieu quand ie conſoy ces choſes nompareilles,
Plongé dans l'Ocean de ces rares merueilles,
Ie voudroy tout à coup aborder le treſpas,
Et rangé dans les rancs de tant d'ombres ioyeuſes,
Humer le doux néctar, que pour ne mourir pas
Hument apres la mort les ames bien heureuſes.*

*Quel nuage obſcurciſt vos eſprits enchantez?
Quelle nuit à voz yeux cache les veritez?
Quelle froide frayeur aſſiege vos courages?
Pensez vous eſchapper pour fuyr le treſpas?
Pensez vous par voſtre art eniter ces orages?
La mort vous eſt certaine, & vous n'y pensez pas.*

*Que vous auez de l'heur amès ſainctement belles,
Ames l'honneur ſacré des bandes immortelles,
Ames donc l'uniuers repare ſa beauté:
Du ciel vous regardez le mal qui nous bourrelle,
Vous ſuppliez pour nous, & noſtre laſcheté
Faiçt perdre les beaux fruitſ que produiçt voſtre zele,*

Vous

Vous n'aspirez qu'en haut, & nous prenons le bas:
 Vous n'aymez que la vie, & nous que le trespas:
 Vous vivez bien-heureux, le ciel qui vous enserre
 Vous rend proches voisins de la Divinité:
 Nostre vie est la mort, nostre ciel est la terre,
 Nostre Dieu, nostre corps, rempli d'impieté.

Qui a veu quelquesfois les grenouilles errantes,
 Sur le bord d'un marex, de leur voix coassantes,
 S'escrier au beau temps, puis se racher en l'eau:
 Il peut dire auoir veu le mal qui nous agite,
 Nous escrivons à Dieu, puis legers de cerueau,
 L'erreur dans le borbier soudain nous precipite.

On remarque çà bas un monde de malheurs,
 On remarque çà bas un chaos de douleurs,
 On ne voit rien qu'erreur, que vent, que tromperie:
 Cependant nous vivons approchans de la mort,
 Cependant nous mourons esloignez de la vie,
 Et sans le meriter nous arrivons au port.

L'esprit cherche le ciel, & desdaigne la terre,
 Le corps mespris du ciel à l'esprit fait la guerre,
 L'esprit se dresse en haut, le corps ne le veut pas:
 Le trespas rompt en fin leur dispute cruelle,
 Comme de deux scieurs, l'un haut & l'autre bas,
 En fin le bois coupé decide la querelle.

Du mespris

Que recherche l'esprit, sinon que sa demeure?
A quoy s'attend le corps, sinon qu'il faut qu'il meure?
Leurs desseins sont diuers, diuers en est le sort:
Le corps avec la mort dispute son affaire,
L'esprit cherche le bien, de sa vie en la mort,
Et la vie & la mort ont un diuers repaire.

La mort fane le corps & r'anime l'esprit,
Le corps mortel s'esteint, l'ame immortelle vit,
Le corps n'a plus d'esprit, l'esprit n'a plus de masse,
Le corps en perissant quicte son gouverneur,
Et l'esprit ne voulant, qu'une prison l'embrasse,
Ne veut ensemble auoir, & maistre, & seruiteur.

Mais en fin de l'esprit la vie est immortelle,
Et la mort prend du corps la durable tutelle,
O bien-heureux esprit, ô corps infortuné,
Vous vivez deux ensemble, & la mort nous separe:
Mais cependant l'un vit, & l'autre est destiné,
A suivre du trespas la triomphe barbare.

Mais ce n'est que plaisir de voir broncher le corps,
Mais ce n'est que douceur que d'en sortir dehors:
Hé ne vaut-il pas mieux, trompant nostre contraire
Au gros de nos douleurs, nos douleurs secourir,
Mourant pour tousiours viure affranchy de misere,
Que viure malheureux, pour sans cesse mourir?

La mort bien à propos nous fait un bon office,
Et retire nos pas d'un cruel precipice,
Et le mal qu'on y loge est'une vanité,
Bien ou mal toutesfois faut que l'homme l'endure:
Mais ce n'est rien que miel, que douceur, que bonté,
Et si nous la fuyons nous auons l'ame dure.

Que

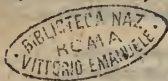
Que sert donc de lascher des torrens de nos yeux?
Que sert d'importuner de nos plaintes les cieux?
Que sert de regretter l'irreparable perte?
Et puis que le bon heur auoyfine la mort,
S'estant à nostre amy soudainement offerte,
Pourquoy d'un air ialoux sousspirons nous si fort?

C'est nostre vanité, qui grosse de fumees,
Ne voit rien qu'à trauers l'espaisseur des nubes,
Et la masse de chair, qui s'oppose à l'esprit
Trauersant nostre bien, & cachant la lumiere,
Fait que l'ame esplorce, & dolente s'asprist
Ne voyant autre iour, de quicter sa taniere.

Ha funeste cachot, ha seiour tenebreux,
Vray manoir de la mort, & des manes ombreux,
Non de ceux qui viuans se meurent à tout' heure:
Hé que ne laisses tu mon ame en liberté,
S'esgayer au sortir de ce qui la malheure,
Triomphant de la nuit & de l'obscurité?

Ha ie vay desloger, la chose est arrestee,
C'est un terme assure, la pierre en est iectee:
Mon ame il ne faut plus ramper si bassement,
Il faut ce rendre au ciel, & mespriser la terre
Et pour voir des humains l'ordinaire tourment,
Auoysiner de pres le foudre & le tonnerre.

IL est permis à Thibaud Ancelin Im-
primeur du Roy à Lyon, d'imprimer
ou faire imprimer, vendre & distribuer,
*Le mespris des tristes accidens, tiré de la Con-
solation de Cicéron, par Pierre Davity Ad-
uocat au Parlement de Grenoble, Avec des-
fences à tous Imprimeurs & Libraires
de ceste ville de l'imprimer ou faire im-
primer, vendre ny distribuer sans le seu
& consentement dudit Ancelin. Faict
à Lyon ce 20. May 1596.*



DELANGES.